

Voici comment Québec envisage le virage technologique



UNE ENTREVUE
EXCLUSIVE DE

plus

AVEC GILBERT PAQUETTE,
MINISTRE DÉLÉGUÉ À
LA SCIENCE ET
À LA TECHNOLOGIE

pages 4 et 5

**Le difficile
cheminement
d'une politique
scientifique
québécoise**

L'article d'Yves Leclerc
en pages 2 et 3

Condamnés au progrès

Nos octogénaires doivent trouver bien drôle que leur progéniture s'agite autour d'un thème comme la «révolution technologique», eux qui au cours de leur vie ont vu apparaître l'automobile, l'électricité, la TSF, le téléphone et le petit écran. Sur lequel d'ailleurs un bon jour ils ont vu en direct un homme se poser sur la Lune.

Pour eux sans doute, les Apple et autres robots ne viennent que gonfler un courant dont l'impétuosité leur est familière. À leurs yeux, les étapes du progrès technologique auront été perçues, au bilan, comme bénéfiques, créant de l'emploi à profusion et facilitant les tâches.

Cette génération n'aura pas à affronter les angoisses qui, à l'étape actuelle de cette révolution technologique séculaire, commencent à se faire jour eu égard à l'emploi. Sortir d'une récession par exemple sans que ne reprenne l'embauche, comme c'est le cas actuellement, est un fait nouveau. Et inquiétant.

L'une après l'autre, les sociétés présentes découvrent avec un certain ahurissement qu'elles ont les deux pieds dans l'étape actuelle de la révolution et qu'elles n'ont pas le choix: condamnées au progrès qu'elles sont, en somme. L'illustration de Marie Lessard en page trois est éloquente à cet égard.

La société québécoise n'échappe pas à la règle. Yves Leclerc fait le point, en pages deux et trois, du cheminement d'une politique de la science et de la technologie au Québec.

En complément, PLUS a rencontré le ministre délégué à la Science et à la Technologie, Gilbert Paquette, dont l'entrevue — près de quatre heures, la semaine dernière — révèle en pages quatre et cinq une vision éclairée des problèmes que pose l'avenir de la science et de la technologie au Québec.

C'est la manière que nous avons choisie, à PLUS, de marquer à la fois l'ouverture à Montréal du Salon des sciences et de la technologie, en même temps que l'Année mondiale des communications.

Et pour nous enfin, cette entrevue avait une dimension supplémentaire: elle a coïncidé avec l'inauguration des nouveaux bureaux de PLUS, rue Saint-Antoine.

La Rédaction



Serge Grenier

L'EMPIRE DES SENS

VACANCES

Canadiennes pas chères

C'est demain juillet. Pas trop d'argent cette année? L'Apple II des enfants a besoin d'une imprimante? Le divorce a coûté cher? Vous la connaissez par cœur votre Gaspésie? Pourquoi pas l'Ontario? Toronto, les chutes, la baie Georgienne. Très jolie, la baie Georgienne. Vachement WASP. Paysages «Groupe des Sept». Orages sublimes sur le lac Huron. Ou alors les Maritimes. Une merveille, ce Cabot Trail au Cap-Breton: un cap, un fjord, une gorge, une gorge, un fjord, un cap. Ne pas rater Louisbourg, sa forteresse XVIIIe flambant neuve. Eux, en tout cas, ne l'ont pas ratée. Laisser faire l'hideuse Sydney. Prendre le traversier pour le jardin de l'Île-du-Prince-Édouard et s'installer à Cavendish. Ses dunes et sa plage sont parmi les plus belles d'Amérique du Nord et un Gulf Stream complaisant réchauffe ses eaux. Oui, ils savent faire cuire le poisson. Oui, ils acceptent le dollar québécois au pair.

À LA TÉLÉ

Police

Il n'y a pas si longtemps, les amateurs de policiers ne juraient que par «Barney Miller» et ses flics aux larges cravates. Au tour maintenant de «Hill Street Blues». Dur, réaliste, tout action. Neuf. Des groupes de fans se forment. À quoi l'émission doit-elle sa popularité? Au fait que les policiers ressemblent à des bandits, les bandits à d'honnêtes gens et un peu tout le monde à vous et moi? À quand un bon policier de chez nous? Titre: «Les b(1)eus du 25». Concernant les bains flottants, c'est finalement demain soir qu'on en traitera à «Science et technologie».

BARS

Trois apéritifs

Le premier au Taxi, 3580, rue Saint-Dominique. Beige. Aquariums. Le deuxième Chez Swann, 57 est, rue Prince-Arthur. Art déco, noir et blanc, magnifique. Le troisième au Braque, 980, rue Rachel. Le bonheur total. Une merveille de bar.

CINÉMA

Atmosphère, atmosphère

Deux films: *Querelle* de Fassbinder d'après Jean Genet et *The Hunger* de Tony Scott. Interprétation, photographie et décors remarquables. Brad Davis dans l'un et Catherine Deneuve dans l'autre donnent le frisson. Deux envoûtantes histoires d'amour et de mort. Amateurs de Fassbinder et de Deneuve, se précipiter.

PROMENADE

Gauche, droite

Rue Docteur-Penfield, avenue des Pins et dans les environs, pléthore de consulats. Plus la délégation étrangère est d'obédience socialiste, plus les caméras de télévision sont nombreuses. Essayez donc, pour voir, d'entrer au consulat général de l'URSS, 3655, avenue du Musée, sans vous faire remarquer! Plus haut avenue des Pins, la maison de Pierre E. Trudeau. À la porte voisine, la conciergerie où habite René Lévesque. Songer au film de Norman MacLaren, «Neighbours». Redpath Crescent, somptueuses résidences. La domination tranquille. Et puisqu'il faut bien habiter quelque part, quelques communautés religieuses catholiques, que le voeu de pauvreté ne dérange pas trop, possèdent de gentils manoirs overlooking Montréal, ses vices, ses turpitudes.

TOPONYMIE

Vieilles rues, nouveaux noms

Combien se souviennent des cinq noms que portait auparavant le boulevard de Maisonneuve? Qui connaît la rue Molière, la place Albert-Duquesne? Où est la rue du Frère-André? Où est passée la rue Craig? Qui s'est déjà attardé Place Norman-Bethune? Sait-on qu'Antonine Maillet habite, à Outremont, pas sagouine pour deux sous, l'avenue Antonine-Maillet?

Le difficile cheminement vers une politique scientifique québécoise



Yves Leclerc

Ce fut d'abord un slogan, qui a d'ailleurs donné lieu à un certain nombre de calembours, tous ironiques: le «mirage technologique», le «dérapage technologique», le «capotage technologique». Mais à force qu'on le répète, cela a fini par faire son effet, et par convaincre certains des milieux visés que LA voie pour sortir de la crise actuelle passait nécessairement par un renouveau technique et scientifique à base de recherche et de développement de produits de haute technologie. Comme beaucoup d'autres États touchés par la récession, le Québec se sent obligé de prendre le «virage technologique». Reste à savoir s'il est prêt à le faire, et capable de le faire.

L'ennui est que dès qu'on tente de se mettre le nez dans le domaine de la science et de la recherche ici, on se heurte à une série d'assertions et de statistiques contradictoires entre lesquelles il est difficile de faire la part des choses. Selon une mesure, le Québec dépense plus en recherche que l'Ontario et son gouvernement y contribue une plus large part. Selon une autre, la recherche scientifique y est loin en retard sur la moyenne canadienne et notre industrie est sur ce plan dans un état pitoyable.

Les mêmes universitaires qui lancent des hauts cris contre des

politiques qui à leur avis nous maintiennent dans une situation catastrophique se retournent la semaine suivante et vantent la qualité et la production de nos chercheurs. Un domaine qualifié de «parent très pauvre» — les télécommunications — se trouve dans les statistiques au deuxième rang des dépenses en recherche et développement technologique. Que faut-il croire?

Une partie du problème semble être qu'on a pris l'habitude de tailler ses arguments sur mesure pour produire un effet voulu, à tel point qu'on ne se rend même plus compte de ses contradictions. Une autre, plus grave, est que les efforts réels qui sont tentés font l'objet de bien peu de concertation et de rationalisation, et surtout ne sont guidés par aucune politique scientifique et technologique globale.

Trop de marmitons

Jusqu'à maintenant, beaucoup de marmitons ont tourné la sauce: les responsabilités étaient partagées entre les ministères de l'Éducation, des Communications, de la Science et de la Technologie et même de l'Industrie et du Commerce, de l'Agriculture, des Mines, etc... Sans compter la présence du Fédéral qui a poursuivi ses propres politiques en se souciant fort peu de celles de Québec

qui, lui, semblait prendre un malin plaisir (et ce avant même la venue du PQ) à prendre l'exact contrepied d'Ottawa.

Dans des domaines clés comme la télématique et les biotechnologies, plus d'un chercheur se plaint qu'il suffit d'avoir une subvention d'Ottawa pour être sûr de ne rien avoir de Québec... et qu'en contrepartie, l'aide de Québec est souvent insuffisante si on ne va pas chercher un complément d'argent au Fédéral.

Pourtant, le gouvernement québécois lui-même dépense des sommes importantes dans ce qu'il appelle les AST — activités scientifiques et techniques: au cours des cinq dernières années, cela représente environ 1,5 milliard \$ au total, avec une hausse moyenne de 11 p. cent par an qui paraît considérable, jusqu'à ce qu'on se rende compte qu'elle correspond tout juste à l'inflation.

Quant à Ottawa, ses dépenses évaluées selon les mêmes critères seraient de l'ordre de 2,9 milliards \$ l'an dernier, dont un peu plus de la moitié peuvent être ventilées géographiquement. D'après une étude provinciale, seulement 15 p. cent de cette somme, soit quelque 253 millions \$, auraient bénéficié au Québec.

Il y a trop de profs dans les écoles mais pas assez en sciences et technologie ...et les premiers sont souvent non recyclables

du PNB consacré à la recherche, il est un des plus faibles des pays industrialisés. Et il est à la traîne des États-Unis, où ce pourcentage est tombé de 3 à 2,2 p. cent en une douzaine d'années: contrairement aux apparences, l'Amérique du Nord est probablement en train de perdre la course à la technologie, au profit non seulement des Japonais mais des Européens.

(Voir l'article de Hervé Guilbaud en page 9)

Un autre élément du problème est le fait que même là où nous manifestons une certaine expertise, tout cela est dispersé, désorganisé, sans lignes de force évidentes ni identité propre sur la scène canadienne ou internationale: il n'y a pour l'instant ni «politique» ni «présence» scientifique et technologique québécoise, seulement des efforts individuels. C'est le cas dans les biotechnologies (Institut Armand-Frappier, Université Laval), dans l'agro-alimentaire (plusieurs centres de recherche notamment sur les produits laitiers), dans les télécommunica-

veloppement scientifique et technologique doit être rendu public d'ici quelques semaines; on peut espérer qu'il apportera des éléments de réponse à ces deux questions.

D'autre part, le Conseil de la politique scientifique créé il y a deux ans commence à émettre des rapports et des avis qui s'efforcent de dégager des orientations à moyen et à long terme. Il s'est entre autres attelé à la tâche de suggérer un certain nombre de secteurs prioritaires où devrait porter l'effort de l'État aussi bien que du monde universitaire et du secteur privé. Et il adopte une attitude fort réaliste (qui risque cependant d'être bien peu populaire) en proclamant ce qui devrait être une évidence, mais qu'il est pourtant le premier à énoncer aussi claire-

que élevé et fort potentiel de développement économique. Il a ensuite regroupé ces secteurs en trois grands domaines: information, biosciences et énergie-transport, sur lesquels il vient de commencer à diffuser des documents proposant l'établissement d'une sorte d'échelle graduée de priorités: depuis les secteurs «intéressants» qui méritent des mesures incitatives jusqu'aux «super-crêneaux» où Québec est invité à prendre une attitude carrément volontariste et à canaliser les énergies autant de l'industrie que du monde scientifique.

Le premier de ces rapports, celui sur l'information, a été rendu public il y a quelques semaines, et il identifie un premier super-crêneau: la science des logiciels, ainsi que trois autres secteurs parti-

Des problèmes considérables restent cependant à régler, et il n'est pas sûr que même les politiques les plus énergiques y parviendront. L'un d'eux, et pas le moindre, est celui du renouvellement et de la formation des maîtres.

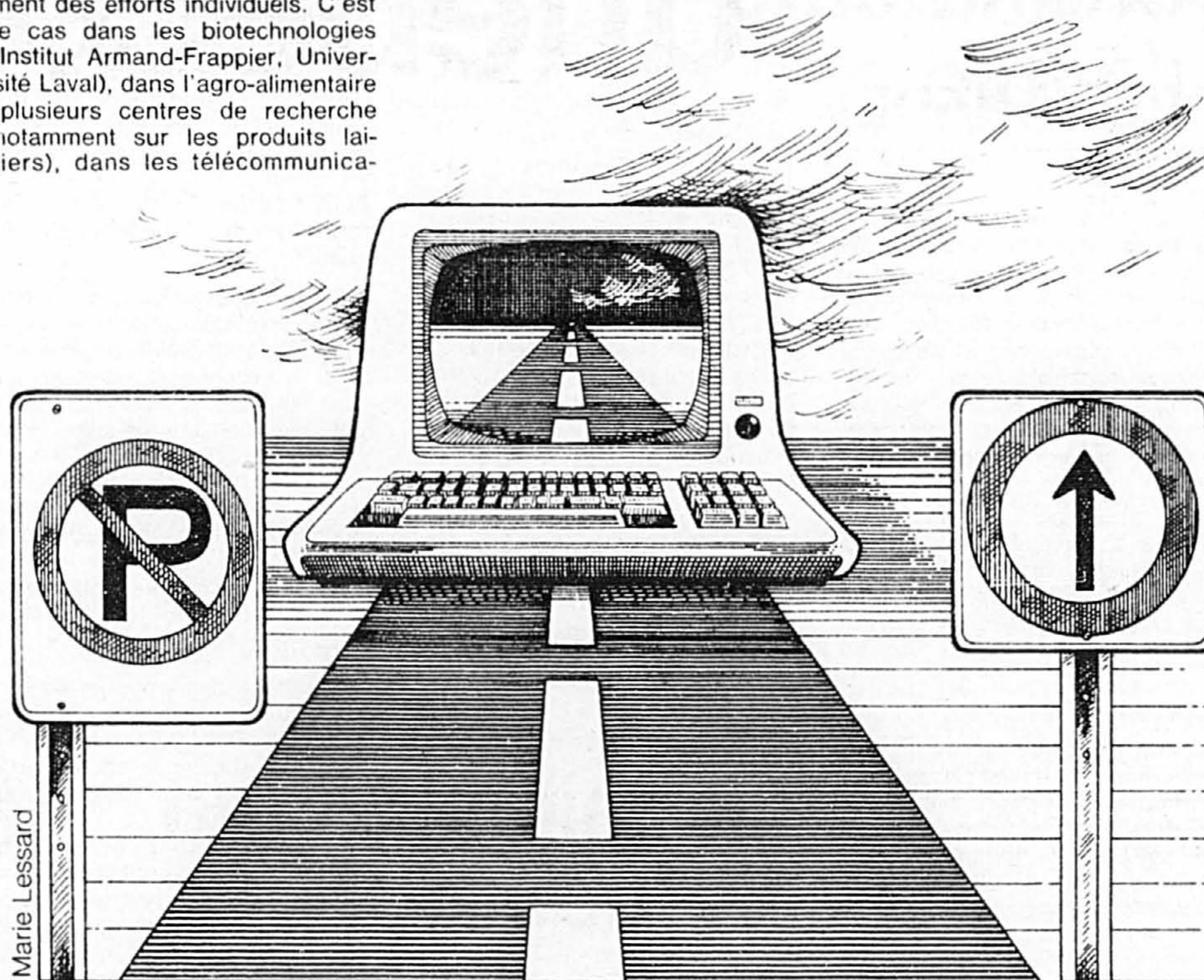
Il est ironique qu'au moment même où le Québec doit à grande peine se débarrasser d'une partie de son corps enseignant, il fait face à une grave carence de formateurs dans plusieurs domaines scientifiques... et que dans la plupart de ces cas, il est impossible de recycler ceux dont on n'a plus besoin pour remplir les nouveaux postes.

Dans le domaine des télécommunications et de l'informatique, en particulier, le manque de professeurs au collégial et à l'université crée un véritable embouteillage et oblige les institutions à refuser des étudiants alors que c'est un des rares secteurs où l'industrie se plaint de manquer de main-d'œuvre. Ce qui, d'ailleurs, complique la situation: les gens qui auraient la compétence pour enseigner dans ce domaine se voient offrir dans le secteur privé des salaires de 30 à 60 p. cent supérieurs à ceux de l'enseignement. Et il ne sert à rien de croire qu'on pourra importer les compétences de l'étranger: c'est un problème qui existe partout, même aux États-Unis, où on se plaint d'un manque prochain de quelque 35000 informaticiens de haut niveau. Et le fardeau de la fiscalité québécoise pour les hauts salariés rend plus difficile le recrutement à l'extérieur.

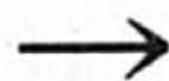
La difficulté est la même quand il s'agit de former des chercheurs et des spécialistes de niveau élevé: les salaires offerts aux diplômés du premier cycle sont tels que la plupart des étudiants s'en vont immédiatement sur le marché du travail au lieu de poursuivre leurs études.

Un autre problème à résoudre est celui des relations entre État, industrie et chercheurs. Comment Québec peut-il favoriser et orienter le «Virage technologique» sans intervenir et réglementer constamment? Et comment peut-on s'assurer que les résultats de la recherche seront transférés efficacement dans le domaine industriel pour provoquer des retombées économiques? Une des solutions intéressantes à envisager est celle de permettre aux chercheurs et à leurs institutions de participer à l'exploitation commerciale de leurs travaux. C'est une notion qui, ici, paraît bizarre, mais sur laquelle s'appuient non seulement la prospérité, mais l'excellence même de certaines universités américaines: Stanford, Andrew Mellon.

Et c'est ce qui, en grande partie, a donné naissance à cette Mecque de la religion technologique qu'est le Silicon Valley de Californie.



Marie Lessard



D'autre part, les relations entre l'État québécois et les centres de recherche universitaire se sont trop souvent limitées à la poursuite et à l'octroi de subventions, avant de se résumer depuis deux ou trois ans à des annonces de coupures de budgets. Les rapports entre l'industrie et les deux autres interlocuteurs, eux, ont été trop souvent inexistantes sauf pour quelques heureuses exceptions comme le CRIQ (Centre de recherche industrielle du Québec), certaines initiatives de l'École polytechnique, et l'IREQ (Institut de recherche en énergie du Québec) à Hydro-Québec.

En dehors de certains secteurs de pointe (en particulier les communications et l'énergie), les entreprises québécoises sont peu enclines à favoriser la recherche fondamentale et à tenter d'en exploiter les résultats... et les chercheurs ne tendent pas à poursuivre les industriels de leurs assiduités: un trop grand copinage avec le secteur privé est mal vu dans leur propre milieu.

Malgré tout cela, il existe au Québec un certain nombre de secteurs d'excellence scientifique et technologique. Probablement en assez honorable proportion de notre population et de notre importance économique vis-à-vis du reste du Canada. Mais le Canada lui-même n'est pas un exemple à suivre: en termes de pourcentage

tions (INRS, Bell-Northern); un des secteurs qui font exception à cette règle, l'aéronautique, traverse pour l'instant une mauvaise passe sur le plan mondial (Canadair, CAE et Pratt & Whitney).

Priorités et antipriorités

Que faut-il pour corriger cette situation? Évidemment, tout d'abord une politique scientifique cohérente qui établisse des priorités, et qui s'harmonise raisonnablement avec celle du gouvernement d'Ottawa... qui n'est pas toujours évidente non plus. Le projet québécois de loi-cadre sur le dé-

veloppement scientifique et technologique doit être rendu public d'ici quelques semaines; on peut espérer qu'il apportera des éléments de réponse à ces deux questions.

«Le gouvernement, précise-t-il, devrait appliquer à l'identification et au choix de ces antipriorités les mêmes règles qu'il utilise pour le choix des priorités...» Langage rafraîchissant, mais dont on doute qu'il sera entendu. Le Conseil a dressé une liste de dix-sept secteurs qui correspondent aux deux critères suivants: contenu scientifi-

culièrement prometteurs: le matériel de communications, le traitement de texte, et les circuits électroniques hybrides et prédiffusés. Il propose aussi une série de mesures propres à favoriser non seulement la recherche, mais la formation de chercheurs et de professionnels dans ces domaines et le transfert des résultats de recherche dans des produits industriels.

Maîtres et chercheurs

Un second rapport sur les biotechnologies est en cours de polissage et le troisième sur l'énergie et les transports devrait être terminé d'ici l'été.

Il y a quelques mois seulement que Gilbert Paquette est devenu ministre délégué à la Science et à la Technologie. Au cours de cette courte période, il a donné à ce «petit» ministère une visibilité qu'il n'avait jamais eue par le passé, notamment en rendant public le projet de l'introduction massive de plusieurs dizaines de milliers d'ordinateurs dans les écoles du Québec.

Il faut dire que la conjoncture l'y a aidé: de plus en plus, le

gouvernement du Québec comme ceux de bien d'autres États voient en la technologie le moyen privilégié de sortir de la crise, et il a publié il y a un peu plus d'un an son document économique intitulé «le Virage technologique».

Gilbert Paquette lui-même est un scientifique de formation, ancien professeur de mathématiques, diplômé en informatique. Il avait mis sur pied, il y a quelques années à la Télé-Université, un des premiers cours

de programmation informatique (en langage Logo) à l'intention des enseignants.

Nous avons profité du prétexte qu'offrait l'ouverture du Salon des sciences et de la technologie pour le rencontrer en une longue entrevue de près de quatre heures, au cours de laquelle nous avons tenté de faire avec lui le tour des dossiers dans ce secteur... en débutant évidemment par celui des ordinateurs scolaires.

Une entrevue exclusive de PLUS avec Gilbert Paquette, ministre délégué à la Science et à la Technologie.

LE VIRAGE TECHNOLOGIQUE

Voici comment Québec veut le faire



D'abord, des milliers d'ordinateurs à l'école

PLUS: Quelle est l'importance du dossier «Ordinateur à l'école»?

Gilbert Paquette: C'est mon prototype d'événement structurant. Voilà quelque chose qui va aider au développement technologique mais aussi à la culture scientifique des jeunes, des parents aussi: les écoles, c'est le réseau d'institutions le plus accessible, le plus étendu sur tout le territoire. Une fois que cela sera dans les écoles, les parents vont voir cela, et c'est un moyen extraordinaire de diffusion de la culture scientifique, et en plus c'est un énorme marché qui peut avoir un effet de stimula-

tion sur l'industrie. La convergence de ces objectifs en fait un événement structurant, et je pense que c'est par là qu'il fallait commencer, qu'il fallait témoigner de la volonté gouvernementale que le «Virage technologique» ne demeure pas un bel énoncé de politique sur les tablettes, qu'il commence à pénétrer dans la vie des gens.

Il y a des gens qui vont dire: Vous avez annoncé des choses qui n'étaient pas «ficelées». D'un autre côté, est-ce qu'on ne peut pas se permettre d'avoir une démarche interactive, avec tous les

gens qui s'intéressent à cela? Je vais leur répondre: oui, on avait dit 70000 ordinateurs à ce moment-là, mais il y a eu une évaluation plus fine au ministère de l'Éducation et c'est 43000. Et après? Ça va peut-être être 30000 ou 50000 selon la façon dont ça va être accueilli dans le milieu. Les indications que nous avons, c'est que les gens en demandent beaucoup et que ce sera plus que ça.

PLUS: Quel est l'échéancier pour l'entrée des micros dans les écoles?

Gilbert Paquette: C'est 4800 la

première année répartis entre les divers niveaux; mais pas nécessairement tout en septembre; ce sera probablement 1000 ou 2000 et même, si dans la consultation qui est en cours les gens disent «C'est trop vite», on est prêts à ralentir. L'important, c'est qu'on ait une masse critique: 4800 la première année, et 6, 7 ou 8000 chacune des quatre autres années. Ça c'est l'objectif planifié dans nos bureaux... mais on est prêts à s'ajuster.

PLUS: Le but ultime, c'est d'informatiser le Québécois de demain?

Gilbert Paquette: C'est de lui permettre de s'approprier l'outil informatique, car quand les jeunes vont sortir de l'école dans quelques années, ils vont se trouver dans un monde qui utilise largement l'informatique, presque autant qu'on utilise aujourd'hui le papier et le crayon. Il faut qu'ils soient aussi à l'aise avec cela qu'ils le sont pour écrire sur une feuille de papier. C'est ça l'objectif premier. Autour de cela se greffe tout le reste: culture populaire des parents, cul-

ture scientifique générale, objectif économique d'atteindre une certaine masse critique de spécialistes en informatique... Et puis il y a le marché et le développement économique bien sûr.

PLUS: A la sortie d'un dur conflit, comment les enseignants vont-ils accepter ces ukases qui leur viennent d'en haut?

Gilbert Paquette: Ce ne sont pas des ukases. Ce n'est pas parce qu'on leur met dans les mains des instruments qu'on va aller leur dire comment enseigner et à quel rythme s'intéresser à cela. Il y a une certaine pression, mais dans le fond, cette pression vient de l'ensemble de la société. Les parents veulent que leurs enfants soient préparés au monde dans lequel ils vont venir. Ce n'est pas nous qui allons leur dire: vous allez vous mettre à l'informatique, et vous allez enseigner cela à partir de septembre 1983. Pas du tout. Les instruments seront là, et au début, si les enseignants ne s'y intéressent pas, les jeunes iront dans la salle où il y a des micro-ordinateurs et ils vont se mettre à travailler avec...

PLUS: En général, comment voyez-vous votre rôle et celui de votre ministère?

Gilbert Paquette: L'orientation du Ministère, ce n'est pas du tout de se mettre à gérer tout ce qui existe en science et technologie, parce qu'on va s'épuiser à cela; il va falloir bâtir un ministère de 2000 personnes, et on va être les seuls dans la structure gouvernementale pour convaincre les gens qu'il faut faire le «Virage technologique». L'autre approche est de dire: on va laisser le maximum de choses dans leur environnement sectoriel, on va coordonner plus étroitement les organismes centraux de la politique scientifique, et on va garder le ministère de la Science et de la Technologie relativement souple en ce sens qu'il soit capable de gérer des événements structurants comme celui-là (l'entrée des ordinateurs à l'école). Le phénomène le plus important est que le document du «Virage technologique» a créé une énorme prise de conscience au Québec. Tous les responsables des universités, des cégeps, des entreprises, aussi, sont

maintenant attentifs à cela. Le gouvernement ne peut pas tout faire: on peut bien poser des gestes structurants; il peut dire: vous aurez des budgets additionnels; s'il n'y avait pas ce dynamisme-là, on pourrait être très pessimistes.

PLUS: Comment cela s'inscrit-il dans le projet de loi-cadre que vous rendrez public incessamment?

Gilbert Paquette: Dès 1977, le premier ministre mentionnait dans son discours inaugural la nécessité de faire de la recherche et du développement scientifique un secteur prioritaire. Cela a amené la vaste consultation autour du Livre vert, la politique scientifique en 1980, le «Virage technologique» l'année dernière et tous les gestes qui découlent de ces initiatives. Le temps est venu de concrétiser tout cela dans une loi d'une vaste ampleur qui, dans un préambule, va spécifier que la science et la technologie sont des priorités reconnues par l'Assemblée nationale et qui va décrire ce qu'est le ministère de la Science et de la Technologie

Le ministère va coordonner, non gérer



gie parce qu'il faut créer l'organisme. C'est une loi organique, donc elle parle d'un effort de l'ensemble du gouvernement, pas seulement d'un autre ministère que l'on crée.

Il y a des objectifs qui peuvent paraître moins importants mais qui ont leur importance: le fait que tous les organismes du gouvernement du Québec dans le domaine scientifique sont définis par des décrets gouvernementaux. Il n'y a pas de contrôle de l'Assemblée nationale, pas de visibilité pour le public. Ces organismes vont devenir des organismes couverts par la Loi. Le Conseil de la politique scientifique

entifique, notamment, va voir définir son mandat et ses modes de fonctionnement dans un chapitre qui lui est propre, et va devoir déposer des rapports à l'Assemblée nationale.

On dit qu'on crée sept organismes dans cette loi: il y a un ministère, un conseil, trois fonds subventionnaires (à moins que ce ne soit quatre, il y en a encore un en suspens), une fondation et une agence de valorisation industrielle de la recherche. Mais les cinq premiers ne sont pas des organismes nouveaux. Ils étaient décrits dans des décrets du gouvernement on

leur donne de la visibilité et une certaine permanence et on les coordonne davantage.

C'est le cas du FCAC, du FRSQ et du Fonds de recherche en agriculture: on leur donne une existence légale, permanente, officielle. On les coordonne de deux façons: les directives et les demandes budgétaires additionnelles pour les fonds, qui demeurent sous tutelle des ministres sectoriels (Éducation, Affaires sociales et Agriculture), devront être recommandées conjointement au Conseil des ministres. C'est la première fois qu'on a une telle coordination.

nistres. Cela nous donne la possibilité d'insérer dans les directives aux fonds des préoccupations d'ordre général quant aux priorités de science et de technologie. Mais cela permet également aux ministères sectoriels d'insérer leurs préoccupations propres. Je pense que c'est par la composition de

ces objectifs sectoriels et des objectifs généraux qu'on peut le mieux encadrer les fonds.

En plus, il y aura une fondation (qui sera un organisme léger) pour aller chercher d'autres fonds gouvernementaux et aussi des fonds privés selon des modalités déjà connues, qui seront répartis entre les fonds subventionnaires du gouvernement. Voilà qui crée un

plat central d'à peu près 70 millions \$ de nos dépenses scientifiques et technologiques, qui pourra tenir compte à la fois des priorités sectorielles et des priorités générales.

Parallèlement à cela, on propose une agence de valorisation chargée de remplir ce qu'on appelle le «predevelopment gap», tout ce qui se passe entre la re-

cherche et la production; aller chercher les bonnes idées, celles qui sont mûres pour la production, trouver les investisseurs, les mettre en relations, intégrer cela dans des entreprises existantes ou même créer des entreprises centrées sur la recherche et le développement: un outil catalyseur.

On ne crée pas plus de bureaucratie, on donne de la visibilité à

des organismes existants, des organismes légers qui sont davantage coordonnés qu'avant. Quant à l'agence, ce n'est pas une nouvelle SDI qui va regarder tous les projets de développement industriel qui peuvent se promener partout, c'est un organisme qui va fonctionner projet par projet, sans formule, mais avec des directives, des orientations, des balises.

PLUS: Vous parlez de 70 millions \$, est-ce que c'est à ces fonds subventionnaires que vous faites référence?

Gilbert Paquette: Il y a 63 millions dans les fonds actuels, et on pense pouvoir ajouter un peu plus. Alors entre 60 et 70 millions. Il y a en tout dans le budget du gouvernement du Québec des dépenses de 600 millions qui constituent un support financier aux activités scientifiques et techniques. Là-dedans, il y a 200 millions de notre financement aux universités qu'on évalue servir aux infrastructures de recherche: à peu près le budget des universités divisé par quatre dans les crédits du ministère de l'Éducation. En plus, il y a à peu près 200 millions de dépenses scientifiques des ministères, et en gros 200 millions dans les organismes parapublics et sociétés, d'État, le gros venant de l'IREQ, un budget de 60 millions à peu près avec Hydro-Québec. Ce dernier bloc comprend les 63 millions, et c'est le bloc que l'on veut voir croître le plus vite possible.

PLUS: Du côté privé y a-t-il des chiffres?

Gilbert Paquette: L'entreprise privée investit plus en recherche au Québec qu'en Ontario proportionnellement. Dans l'ensemble des fonds dépensés au Québec, le gouvernement fédéral met 10 p. cent mais 28 p. cent en Ontario. Les gouvernements provinciaux, on en met un peu plus au Québec qu'en Ontario, proportionnellement, et venant de l'industrie c'est 54 p. cent au Québec et 50 p. cent en Ontario. Notre déficit au Québec vient principalement de l'insuffisance des fonds fédéraux.

A la suite du budget fédéral, nous écrivons au ministre Johnston pour réclamer que des 15 centres de recherche projetés, il y en ait au moins six au Québec, sinon le rattrapage fédéral au Québec ne se fera jamais. Ils ne peuvent pas dire qu'il n'y a pas de projets sur la table, on leur en a mis: centre de fermentation, électrochimie-hydrogène, CAO-FAO, biotechnologie qu'on voudrait international et des activités un peu plus mineu-

Le nerf de la guerre: 600 millions \$ par an



res: pêcheries, pathologie animale et alimentation du côté de Saint-Hyacinthe. Nous avons fait des représentations en décembre, en janvier, et ça continue. On étudie leurs mesures fiscales pour voir comment elles peuvent se coordonner avec les nôtres. (...) Tout le monde dit: y a de la manne du fédéral, il ne faudrait pas s'illusionner. Cela dit, il commence à y avoir une préoccupation du côté science et technologie.

Face à cela, on leur offre d'harmoniser nos priorités. On est prêts à aller plus loin. On est prêts à tra-

vailler pour que chaque dollar fédéral dans un centre de recherches appliquées soit appuyé par un dollar du gouvernement du Québec dans le même centre. Si jamais ils disent: on ne veut pas faire de centres avec vous, qu'on se répartisse les centres. Ils ont la moitié des impôts des Québécois, et on en a la moitié. C'est une approche très pragmatique, qui bien sûr n'est pas dépourvue d'incidences politiques: on a un rendez-vous électoral au Québec dans deux ou trois ans, eux en ont un avant. Ils ont un an pour prouver

leur volonté politique d'effectuer un rattrapage scientifique et technologique au Québec. Il est temps que ça commence.

Les milieux scientifiques et universitaires tendent à s'imaginer que la recherche cela dépend du fédéral, alors que c'est un domaine à compétence partagée. La raison en est historique: il n'y a que quelques années que le gouvernement du Québec s'y intéresse à fond. Avant, il y avait eu des gestes isolés très intéressants mais pas de politique.

Oui à l'informatique, mais il y a d'autres secteurs



PLUS: Vous n'avez pas peur que votre formation d'informaticien ne vous fasse voir que l'informatique?

Gilbert Paquette: Pas du tout. Cela peut donner cette impression actuellement, mais on attache énormément d'importance au secteur des biotechnologies également. A titre d'exemple, dans le plan des biotechnologies, on prévoyait que sur trois ans Québec allait ajouter environ 23 millions \$ d'argent neuf. Je vous prédis qu'en 1983-84 on aura déjà 20 à

22 millions \$ de dépenses dans ce domaine. Nos missions sur les banques de souches, sur les unités de formation technique et méthodologique, sur le projet d'usine pilote en fermentation nous sont parvenues, on va très bientôt être prêts à poser des gestes.

En biotechnologie, on a d'excellentes équipes de chercheurs de niveau international, beaucoup de potentiel. Une centaine de chercheurs et des équipes reconnues à Laval, McGill, à l'Université de Montréal et à l'Institut Armand-

Frappier en particulier. Je crois que dans tout le domaine des sciences biologiques et de la santé, on peut dire que le Québec est vraiment la province canadienne qui possède un leadership.

Parallèlement, dans le cadre du sauvetage du potentiel scientifique et technologique suite à la fermeture d'Ayerst, on a compris que la clé, c'est la création d'une nouvelle entreprise en collaboration avec l'Institut Armand-Frappier, centrée sur la recherche et le développement; les deux ou trois pre-

mières années ce sera surtout de la recherche, mais il y aura de plus en plus de production. La SGF vient d'engager Maurice Brossard comme vice-président au nouveau secteur technologique. Dans leur plan triennal, ils ont ouvert une nouvelle section de leur portefeuille d'entreprises qui se consacre aux technologies nouvelles, et qui se concentre surtout sur les biotechnologies.

Donc je pense que dès cette année on va avoir des choses très concrètes à annoncer dans ce domaine. Et on commence tout de suite à prévoir ce qui va arriver une fois qu'on aura enclenché suffisamment le mouvement dans le domaine de l'informatique avec notre table sectorielle qui se réunit en juin. Une fois que ce sera en marche, j'ai déjà demandé à mes fonctionnaires d'explorer un certain nombre d'autres dossiers.

On avait commandé il y a un an et demi des rapports de conjoncture: le premier était «Bâtir l'avenir» (Communications), on vient de recevoir «les Voies de l'avenir»

(Transports), un excellent document au sujet duquel je rencontre le ministre Michel Clair incessamment; ce sera rendu public dans quelques semaines. Il s'en vient le rapport sur la forêt, c'est quand même une de nos industries clés, et on nous promet le rapport sur l'agro-alimentaire pour la fin de l'été.

Le but de ces rapports de conjoncture est de faire l'état de la situation et de tracer des pistes pour l'avenir. Ensuite, on va en consultation avec ça et on demande «Qu'est-ce que vous en pensez?», et ça finit par nous donner une politique.

A côté des rapports de conjoncture qui sont très sectoriels, on se donne des plans dans des domaines multidisciplinaires comme les biotechnologies et l'informatique, et on ira probablement dans le même sens du côté de la recherche en pharmacologie. A la suite du rapport sur Ayerst, il serait peut-être temps de brancher nos départements universitaires sur notre industrie pharmaceutique.

PLUS: Comment concilier le «Virage technologique» et le maintien des industries traditionnelles du Québec?

Gilbert Paquette: Quelle est la part des fonds qu'on va mettre dans la haute technologie comparativement au maintien des industries traditionnelles? Au départ, la proportion ne peut être qu'en faveur du maintien des entreprises traditionnelles: on n'a pas une masse suffisante de nouveaux projets en haute technologie.

Ce n'est pas parce qu'il y a un ministre qui dit: on va prendre le «Virage technologique» et que

L'ensemble du gouvernement est d'accord que d'un coup de baguette magique on fait jaillir des projets à gauche et à droite. Il faut que ça prenne le temps de se développer. Les projets qui se génèrent reçoivent une attention immédiate. Il faut voir ça comme une espèce de «phasing in-phasing out».

L'objectif du gouvernement est de faire un phasing out sur les mesures à court terme, et un phasing in sur la haute technologie. Mais actuellement, si on regarde la proportion entre les deux, c'est bien clair que le plus gros est du côté des mesures à court terme.

Et les industries traditionnelles dans tout ça?



PLUS: Comment faire face aux effets de la technologie sur l'emploi?

Gilbert Paquette: Il faut essayer

de faire des choses qui donnent des choix aux gens. Il y a évidemment une question de maintenir la production: si la production baisse dans une société, tout le monde en

souffre. Je pense qu'il faut maintenir notre richesse collective et l'accroître si possible.

Ma définition du plein emploi, suite à la page 10

LA RECHERCHE AUX USA

Une avance qui fond sous la pression de l'Europe et du Japon



Hervé Guilbaud



Les États-Unis occupent toujours une position dominante en matière de recherche scientifique, mais des problèmes de financement, de formation et des pressions pour une rentabilisation plus rapide des études pourraient venir remettre en cause cette situation, estiment les spécialistes.

Technologiquement, les États-Unis ne sont plus en tête (comme ils l'étaient il y a dix ans) dans la construction automobile, l'électronique grand public, l'instrumentation scientifique, la sidérurgie, la construction navale et les transports ferroviaires. Ceci s'explique notamment par le fait que l'Europe occidentale et le Japon ont reconstruit l'appareil productif détruit par la dernière guerre.

En dépit de cela, rien ne laisse supposer que la capacité inventive des chercheurs et des ingénieurs américains s'amenuise. Il s'agit plutôt d'une difficulté à « suivre » certaines découvertes et à les concrétiser dans des réalisations pratiques.

Le total des investissements civils et militaires américains dans la recherche et le développement est supérieur à celui de la France, de l'Allemagne de l'Ouest et du Japon combinés.

Les investissements

Pourtant, le pourcentage des investissements en recherche et développement par rapport au produit national brut (PNB) a décliné aux États-Unis depuis 1967, même s'il reste supérieur à celui de tous les autres pays, à l'exception sans doute de l'Union soviétique.

Depuis 1981, le total des sommes consacrées à la recherche et

au développement aux États-Unis est estimé à 69,1 milliards de dollars.

Sauf accident, il devrait y avoir suffisamment de diplômés au cours des prochaines années pour répondre aux besoins de la demande de la plupart des disciplines scientifiques et technologiques.

Les universités et les collèges américains sont responsables d'environ 10 p. cent de l'ensemble de la recherche et du développement aux États-Unis (contre quelque 70 p. cent à l'industrie privée) et d'environ 50 p. cent de la recherche fondamentale.

Un accroissement de l'effort pour la recherche et le développement passe sans aucun doute par une plus grande coopération entre l'université et l'industrie privée, notent les spécialistes.

En matière de coopération internationale, le gouvernement américain continuera très certainement à encourager toutes les initiatives qui vont dans le sens de l'intérêt national des États-Unis.

Avec l'URSS

Le degré de collaboration avec l'Union soviétique dépendra de nombreux facteurs, le climat politique jouant un rôle déterminant.

De nombreux chercheurs américains ont par exemple décidé de boycotter les échanges avec les Soviétiques pour protester contre la façon dont sont traités certains de leurs collègues (Sakharov, Orlov, Brailovsky, notamment) de l'autre côté du rideau de fer.

Secteur par secteur, voici quels devraient être les grandes lignes de la politique de recherche scientifique aux États-Unis au cours des cinq prochaines années:

- **Sécurité nationale:** les études sur l'électronique nécessaires aux prochaines générations d'ordinateurs, de missiles, de radars et de traitement de l'information vont se poursuivre. Le Département de la défense espère en particulier arriver à des changements révolutionnaires au cours des 10 à 20 prochaines années dans la microélectronique, grâce au programme UERP (Ultrasmall Electronics Research Program).

Les travaux sur les métaux composites (en particulier bore et carbone) ont également toutes les chances d'être poursuivis, sinon accélérés, compte tenu de leur capacité à se substituer à des alliages basés sur des métaux stratégiques importés.

En se prononçant, le 23 mars dernier, en faveur du développement d'un nouveau système antibalistique basé sur l'utilisation de techniques ultra-modernes, tels les rayons lasers et les faisceaux de particules, le président Ronald Reagan a donné un formidable coup de fouet à la recherche.

Dans ces secteurs, il faut donc s'attendre à des progrès spectaculaires au cours des cinq à dix prochaines années.

- **Espace:** les activités spatiales américaines tourneront principalement, au cours de la prochaine décennie, autour des vols de la navette. Quatre doivent voler dès 1985, permettant en principe d'effectuer une trentaine de missions par an.

La navette offrira en particulier d'extraordinaires possibilités en ce qui concerne l'astronomie, grâce au télescope spatial dont la mise sur orbite doit avoir lieu vers 1988.

La compétition internationale risque pourtant de s'intensifier et il faut s'attendre à ce que la fusée européenne « Ariane » s'empare d'une fraction importante du très profitable marché des lancements de satellites.

- **Énergie:** la croissance des besoins énergétiques américains se maintiendra à un peu plus de un p. cent par an jusqu'en 1990, calculent les experts, bien en dessous des deux p. cent prévus en 1979.

Tout en poursuivant les recherches sur le développement et la commercialisation d'autres sources d'énergie, le secteur privé va continuer les études entreprises sur l'exploration et l'exploitation de nouveaux gisements pétroliers et de gaz.

L'industrie privée a réalisé des investissements importants au cours des dernières années dans le développement des technologies sur les carburants de synthèse. Plusieurs projets d'usines pilotes ont été lancés et pourraient déboucher sur des réalisations commercialement rentables d'ici à la fin de cette décennie.

L'utilisation du charbon devrait cependant augmenter au cours de la même période et de nombreuses industries consommatrices de pétrole étudient la possibilité de lui substituer le charbon ou le gaz, pour des raisons d'économie et d'indépendance stratégique.

En ce qui concerne l'énergie solaire, une multitude de procédés destinés à mieux l'utiliser, notamment les piles photovoltaïques, sont en cours de développement. La mise au point de nouveaux semi-conducteurs devrait permettre de réduire les coûts élevés généralement associés à l'utilisation de l'énergie solaire.

plus

éditeur
Jean Sisto

éditeur adjoint
Réal Pelletier

secrétaire de rédaction
Manon Chevalier

collaborateurs
au Québec

Françoise Côté
Gil Courtemanche
Antoine Désilets
Jean-François Doré
Jean-Guy Duguay
Claire Dutrisac
Jacques Duval
Guy Fournier
Pierre Godin
Serge Grenier
Jean Hébert
Dr Gifford Jones
Dr Louise Laliberté
Gérard Lambert
Yves Leclerc
Marie Lessard
Mario Masson
Pol Martin
André Robert
Gisèle Tremblay
René Viau

Toronto Patricia Dumas
Calgary Diane Hill
Vancouver Daniel Raunet
New York Robert-Guy Scully
Miami Ron Laytner
Mexico Pierre Saint-Germain
Paris Jean-François Lisée
Louis-Bernard Robitaille

Bruxelles Claude Moniquet
Rome Jean Lapierre
Vienne Albert Juneau
Tokyo Huguette Laprise
Taiwan Jules Nadeau

PLUS publie également des reportages exclusifs obtenus de l'Agence France-Presse et l'agence Inter Presse Service.

publicité

générale: Probec5 Ltée
Tél.: Montréal 285-7306
Toronto (416) 967-1814
de détail: La Presse, Ltée
Tél.: (514) 285-6874

Le magazine PLUS est publié par Hebdoque Inc., C.P. 550 Succursale Place d'Armes Montréal H2Y 3H3, monté et imprimé par LA PRESSE, Ltée. Tous droits de reproduction, d'adaptation ou de traduction réservés.

président du conseil d'administration
Roger D. Landry

directeur général
Jean Sisto

responsable des cahiers spéciaux
Manon Chevalier

secrétariat
Manon Beaulieu

Tél.: (514) 285-7319

L'ENSEIGNEMENT DES SCIENCES À L'UQAM

Jacques Lefebvre
Vice-doyen,
Famille des sciences

Au niveau des études de premier cycle, les modules ont l'initiative de l'élaboration, de la gestion, de l'évaluation et de la modification des programmes. Ils sont les organismes assurant aux étudiants l'encadrement requis pour leur cheminement dans les programmes ainsi qu'un lieu privilégié de participation institutionnelle. Chaque module est doté d'un ou de plusieurs conseils où s'ègènt des professeurs et des étudiants, de façon paritaire, et auxquels peuvent participer des personnes de l'extérieur à titre de représentants du milieu professionnel et socio-économique. Quant aux départements, ils sont les organismes de base de l'enseignement et de la recherche, c'est-à-dire ces organismes regroupent les professeurs, dispensant l'enseignement et supportant la recherche.

La famille des sciences compte huit (8) modules regroupant vingt et un programmes distincts à l'intérieur desquels on trouve souvent plusieurs options ou concentrations. Globalement, sa programmation touche aux sciences pures, aux sciences appliquées et à l'enseignement des sciences. Les modules de la famille des sciences commandent environ 90% des cours faisant partie de leurs programmes aux départements les plus directement apparentés: chimie, mathématiques et informatique, physique, sciences biologiques, sciences de la terre. Ces départements forment, avec les modules de la famille des sciences, ce que l'on appelle le secteur des sciences. Les départements du secteur des sciences fournissent environ 25% de leurs activités d'enseignement aux programmes des modules des autres familles de l'UQAM.

Au niveau des programmes du deuxième cycle, les départements du secteur des sciences sont impliqués principalement dans les maîtrises en biologie, chimie, mathématiques (mathématiques fondamentales, mathématiques appliquées, enseignement des mathématiques), sciences de la terre, sciences de l'atmosphère, et sciences de l'environnement. Un certificat de deuxième cycle en météorologie complète les programmes de maîtrise. Enfin, au cours du plan triennal 1982-1985, l'UQAM, espère développer au moins un premier programme de doctorat en sciences.

Évolution de la famille des sciences:

Au cours des récentes années, de nouveaux programmes ont été implantés. L'augmentation de clientèle se concentre surtout dans le baccalauréat en informatique de gestion et le certificat en informatique (plus de 1400 étudiants parmi les 3400 de la famille étaient inscrits dans ces deux programmes à la session d'hiver 83) et dans d'autres certificats: environnement, microprocesseurs, enseignement des mathématiques et des sciences au primaire, écologie. À cause des contraintes de ressources, l'UQAM a décidé de continger, à un niveau qui concilie l'importance des

besoins et la qualité désirée de la formation dispensée, l'accès aux deux programmes d'informatique: 350 nouveaux par année pour le baccalauréat, 400 pour le certificat.

Les conditions d'admission varient selon les divers programmes. Elles exigent parfois des finissants des cégeps un profil particulier quant au diplôme d'études collégiales de type général ou professionnel. Pour les adultes de 22 ans ou plus, on requiert des connaissances appropriées et une expérience pertinente souvent décrite en référence au milieu professionnel, de l'industrie ou de l'enseignement.

Développements prévus:

Onze nouveaux certificats figurent au plan triennal 1982-1985 de la famille des sciences, dont six ont déjà reçu l'approbation de la Commission des études dans leur état final de projets: analyse chimique, énergie, géologie appliquée, informatique appliquée à l'enseignement, instrumentation, sciences et techniques de l'eau. Après l'approbation du Conseil des études de l'Université du Québec et celle du Conseil d'administration de l'UQAM, ces programmes pourront être offerts dès l'année 1983-1984, certains ouvriront dès l'automne prochain. Les certificats en géographie physique, en télécommunications, en santé et sécurité au travail, en robotique et en sciences physiques sont à des étapes diverses d'avis d'intention, d'avant-projets ou de projets.

Quant aux études avancées, il existe plusieurs hypothèses de développement, plus ou moins précises et concrètes selon les cas, impliquant pour la plupart une collaboration interdépartementale ou intersectorielle à l'intérieur de l'UQAM ou une collaboration interinstitutionnelle: maîtrise en informatique de gestion (département de mathématiques et d'informatique et département des sciences administratives), doctorat en ressources minérales (UQAM et Université du Québec à Chicoutimi), doctorat en sciences de l'environnement (interdisciplinaire), doctorat en mathématiques (inter-universitaire), maîtrise en sciences techniques,...

Des développements sont sérieusement envisagés dans d'autres secteurs administratifs que celui des sciences, par exemple, une maîtrise en kinantropologie. Si l'on pense aux apports possibles des professeurs dans les domaines des communications, des sciences de la gestion, des sciences humaines (philosophie, sociologie, psychologie,...), etc., on se convainc assurément que les compétences et les efforts de personnes venant d'horizons différents devront être mis à contribution pour que, dans ce virage technologique, l'on conjugue l'efficacité et le souci de l'humain.

PROGRAMMES DE 1er CYCLE OFFERTS À TEMPS PARTIEL À L'AUTOMNE 83

FAMILLE DES ARTS

Programmes de baccalauréat:
• Baccalauréat d'enseignement en musique
• Baccalauréat en histoire de l'art

FAMILLE DE FORMATION DES MAÎTRES

Programmes de baccalauréat:
• Baccalauréat d'éducation au préscolaire et d'enseignement au primaire (formation initiale)
• Baccalauréat d'éducation au préscolaire et d'enseignement au primaire (perfectionnement)
• Baccalauréat d'enseignement en adaptation scolaire (formation initiale)
• Baccalauréat d'enseignement en adaptation scolaire (perfectionnement)
• Baccalauréat d'enseignement en activité physique
• Baccalauréat d'enseignement professionnel
• Baccalauréat en information scolaire et professionnelle

Programmes de certificat:
• Certificat de premier cycle en adaptation scolaire et sociale
• Certificat de premier cycle au plein air
• Certificat de premier cycle pour formateur d'adultes en milieu scolaire
• Certificat de premier cycle en pédagogie de l'audio-visuel
• Certificat de premier cycle en sciences de l'éducation

FAMILLE DES LETTRES

Programmes de baccalauréat:
• Baccalauréat d'enseignement du français langue maternelle et des langues secondes
• Baccalauréat en études littéraires
• Baccalauréat en linguistique

Programmes de certificat:
• Certificat de premier cycle en alphabétisation *

• Certificat de premier cycle en animation culturelle
• Certificat de premier cycle d'enseignement du français au primaire
• Certificat de premier cycle d'enseignement des langues secondes
• Certificat de premier cycle en français écrit
• Certificat de premier cycle en étude du langage
• Certificat de premier cycle en terminologie

FAMILLE DES SCIENCES

Programmes de baccalauréat:
• Baccalauréat en biochimie
• Baccalauréat en biologie
• Baccalauréat d'enseignement en biologie
• Baccalauréat en chimie
• Baccalauréat d'enseignement en chimie
• Baccalauréat en géographie physique
• Baccalauréat en géologie
• Baccalauréat en mathématiques
• Baccalauréat d'enseignement en mathématiques
• Baccalauréat en physique
• Baccalauréat d'enseignement en physique
• Baccalauréat d'enseignement en électrotechnique
• Baccalauréat d'enseignement en technologie de la mécanique

Programmes de certificat:
• Certificat de premier cycle en analyse chimique
• Certificat de premier cycle en écologie
• Certificat de premier cycle en énergie
• Certificat de premier cycle en enseignement des mathématiques et des sciences au primaire
• Certificat de premier cycle en géologie appliquée
• Certificat de premier cycle en informatique appliquée à l'enseignement
• Certificat de premier cycle en instrumentation *

• Certificat de premier cycle en méthodes quantitatives
• Certificat de premier cycle en microprocesseurs
• Certificat de premier cycle en sciences de l'environnement
• Certificat de premier cycle en sciences et techniques de l'eau *

FAMILLE DES SCIENCES DE LA GESTION

Programmes de certificat:
• Certificat de premier cycle en affaires immobilières
• Certificat de premier cycle en analyse financière
• Certificat de premier cycle en gestion de la main-d'œuvre
• Certificat de premier cycle en gestion du personnel et des relations du travail
• Certificat de premier cycle en gestion informatisée
• Certificat de premier cycle en marketing

FAMILLE DES SCIENCES HUMAINES

Programmes de baccalauréat:
• Baccalauréat en économie
• Baccalauréat en géographie
• Baccalauréat d'enseignement en géographie
• Baccalauréat en histoire
• Baccalauréat d'enseignement en histoire
• Baccalauréat en philosophie
• Baccalauréat en sciences politiques
• Baccalauréat en religion
• Baccalauréat d'enseignement en sciences religieuses
• Baccalauréat en sociologie

Programmes de certificat:
• Certificat de premier cycle en archivistique
• Certificat de premier cycle en administration des services publics
• Certificat de premier cycle en archéologie

• Certificat de premier cycle en économie
• Certificat de premier cycle en éducation morale
• Certificat de premier cycle en gestion des politiques scolaires
• Certificat de premier cycle en gestion des services municipaux
• Certificat de premier cycle en intervention psycho-sociale
• Certificat de premier cycle en sciences sociales *

* Programmes susceptibles d'ouvrir à l'automne 83.
Sous réserve de l'approbation des instances concernées.

CONDITIONS D'ADMISSION:

— **Diplômés du niveau collégial:** détenir un DEC ou l'équivalent.
— **Adultes:** posséder des connaissances appropriées, une expérience jugée pertinente et être âgé d'au moins vingt-deux (22) ans.

Date limite pour présenter une demande d'admission:
— SESSION D'AUTOMNE (septembre à décembre 1983): 1er juillet 1983.

Renseignements et formulaires d'admission:
Bureau du registraire
Service de l'admission
UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL
400 est, rue Ste-Catherine
Montréal (Québec)

Tél: (514) 282-3121
St-Jérôme: 282-3104
St-Jean: 282-3102

L'ENSEIGNEMENT DU FRANÇAIS ASSISTÉ PAR ORDINATEUR

Session de perfectionnement d'une durée de trois (3) jours pour tous ceux et celles que l'enseignement du français intéresse.

Dates: 27-28-29 juin 1983.

Endroit: Nouveau Campus-UQAM.

Personnes-ressources:
Colette Dubuisson,
vice-doyenne à la famille des lettres.
Robert Dupuy, professeur
département des communications.

Frais d'inscription: 200\$
(nombre limité de candidats).

Informations:
(514) 282-3025
(514) 282-6173

Université du Québec à Montréal

Il n'avait rien d'un aventurier, le jeune docteur Philippe Augoyard. À 30 ans, il avait encore l'air d'un adolescent timide, un peu introverti, qui voulait se donner une image plus sérieuse à l'aide d'une barbichette bien fournie.

Interne en pédiatrie au Centre hospitalier universitaire de Rouen, en Normandie, le Dr Augoyard était connu pour son goût du voyage, mais pas du spectaculaire.

Le 13 janvier dernier, Philippe Augoyard est bien loin de sa jeune clientèle de Rouen. Depuis quatre mois, il soigne des blessés et forme des infirmiers dans la province du Logar, en Afghanistan, occupé depuis décembre 1979 par les troupes soviétiques.

Ce jour-là le médecin français se rend avec quelques infirmiers afghans dans un village situé non loin de leur dispensaire de Sadrj-rawan, pour aller soigner les invalides qui ne peuvent se déplacer.

Ce jour-là, l'artillerie soviétique pilonne la vallée, décidée à déloger à coups de canon et de mortier les résistants qui y ont installé une base.

Comme tous les habitants du village, Philippe Augoyard se réfugie dans la montagne toute proche. Il fait moins 15. Pendant trois jours, ils attendent la fin des combats. Ils dorment peu, ils ne mangent pas.

Au soir du 15, ils décident de partir pour rejoindre Sadrj-rawan, qui a été épargnée par l'artillerie. Il leur faut franchir un col enneigé. Ils ont peine à marcher dans cette neige épaisse qui leur monte jusqu'aux hanches.

Des hélicoptères

Après trois heures de marche, affamé, épuisé, un moment même égaré, le groupe s'approche du village.

«C'est alors, raconte Nasir, l'interprète du médecin français, que j'ai aperçu plusieurs hélicoptères: 24 au total. Ils ont commencé à nous bombarder à la roquette. Je me suis caché dans la neige. Les balles du fusil mitrailleur sifflaient. Quand je me suis relevé, Philippe avait disparu, enlevé par un hélico. Autour de moi, une vingtaine de camarades étaient morts.»

Le procès

Pendant deux semaines, rien ne se passe. Philippe Augoyard est-il blessé, mort, emprisonné? Les autorités afghanes restent muettes.

Le 2 mars, toute la presse soviétique de Kaboul assiste à une «conférence de presse» au cours de laquelle Philippe Augoyard «avoue» être complice des «organisations anti-afghanes». Il dit avoir «recueilli des informations à caractère économique et politique» transmises aux «services de renseignements de l'OTAN et tout spécialement des États-Unis».

Le 11 mars, le médecin a droit à un procès. Devant des milliers de personnes, il doit faire son «auto-critique», avant d'être condamné sur le champ à huit ans d'emprisonnement pour «entrée illégale sur le territoire afghan et assistance à la contre-révolution».

Il n'a encore vu ni avocat, ni représentant du gouvernement français, ni délégation de l'organisation à laquelle il appartient, «Aide médicale internationale».

Finalement, le 17 mars, le chargé d'affaires français à Kaboul est



Jean-François Lisée



Pour libérer le docteur Augoyard, captif en Afghanistan

autorisé à rencontrer le détenu, qui lui apparaît «nerveux mais en bonne santé». Le médecin évoque la possibilité de demander un recours en grâce auprès des autorités afghanes. Les négociations se poursuivent, jusqu'ici sans succès, entre les gouvernements français et afghan.

Des appuis

Au «Comité pour la libération du docteur Augoyard», (1) les murs sont tapissés d'articles de presse, le sol est encombré de boîtes de carton pleines de cartes postales reçues de tout le pays.

C'est que la profession médicale française s'est mobilisée pour défendre l'un des siens. La campagne de soutien commence à porter

fruits, des milliers de français ont adressé des cartes postales en indiquant leur nom et leur adresse avec la simple phrase «Oui à la libération du Dr Augoyard».

L'arrestation, le procès et la détention du Dr Augoyard ont un but bien précis: décourager les organisations d'aide médicale qui n'hésitent pas à traverser clandestinement des frontières pour venir en aide à des populations totalement démunies de services de santé, ce qui inclut évidemment les soins apportés aux résistants blessés au cours des combats.

Mais cette tentative d'intimidation n'a pas eu l'effet escompté. «Bien sûr que nous continuons», affirme Catherine Adamson, jeune étudiante en médecine, membre d'Assistance médicale internatio-

nale (AMI) et du Comité pour la libération du docteur Augoyard.

«À cause de cette affaire, beaucoup de gens se sont décidés pour repartir. C'est une question d'éthique, on ne peut pas tolérer ces menaces, ces chantages.»

Les infirmiers du malheur

«À qui appartiennent les enfants blessés de l'Afghanistan?» demande, dans une lettre ouverte au quotidien Le Monde, le président de «Médecins sans frontières», Bernard Kouchner, le pionnier du secours médical que pratiquait Philippe Augoyard.

«À ceux qui ont lancé la bombe», répond-il, ironique. «Qui sont

les maîtres des orphelins rachitiques du Guatemala? À ceux qui ont tué leurs pères dans les maisons des paysans. Les plaies et les maladies des victimes demeurent, à l'évidence, propriétés des bourreaux.»

Mais Bernard Kouchner ne se contente pas de constater, il s'insurge. Grâce aux organisations comme la sienne, des milliers de médecins et d'infirmiers français ont, depuis une douzaine d'années, participé à ces missions de sauvetage, dans les pays où la Croix Rouge internationale est expulsée (comme en Afghanistan) ou simplement débordée.

Ces équipes de médecins volontaires ne sont pas seulement dangereuses parce qu'elles donnent aux populations un secours que les autorités leur refusent. Elles irritent parce qu'elles peuvent témoigner des atrocités commises silencieusement aux quatre coins du globe.

«Ces infirmiers du malheur», écrit Bernard Kouchner, voient le réel et entendent les plaintes. Ils ne vendent pas d'armes mais constatent leurs effets. Ils ne prêchent pas pour leur chapelle, ne parlent pas pour leur carrière, ils demeurent, avec de rares journalistes, la voix de ceux à qui on a coupé la langue, de ceux qui rapportent les derniers râles des villages napalmés.»

Philippe Augoyard avait décidé d'être de ceux-là. Il y a deux ans, au cours d'un voyage en Thaïlande, il avait séjourné quelques jours dans un camp de réfugiés cambodgiens.

Dès son retour en France, il s'inscrivait à l'AMI et partait en septembre dernier en Afghanistan pour une mission de six mois. À la mi-décembre, dans une lettre envoyée à ses parents, il écrivait: «Il y a beaucoup de choses à faire pour ce pays, et c'est un grand bonheur d'avoir la chance de pouvoir le faire. On a vraiment l'impression de réaliser des choses essentielles.»

(1) BP 72, 75853 Paris cedex 17, France.

Quand les médecins s'oublient...

Afghanistan, Liban, Tchad, Cambodge, Érythrée, ils sont partout ces médecins bénévoles, en quête d'action sociale, de voyage, de dépaysement, parfois même d'oubli.

C'est un produit presque typiquement français, une retombée de l'explosion étudiante de mai 68, de l'idéalisme et de la volonté d'agir.

Trois organisations oeuvrent maintenant sur le «Front de la santé»: «Médecins sans frontières», la plus ancienne, a un effectif régulier d'environ 500 personnes. La majorité d'entre eux (300) travaillent dans des camps de réfugiés (Zaire, Soudan, Rwanda, Honduras), le reste participe aux «Missions de guerre» (Afghanistan, Liban, Érythrée).

«Médecins du monde» est ac-

tive au Salvador et au Nicaragua, au Tchad et en Afghanistan, mais s'est surtout distinguée par son effort en direction des «Boat People». Avec son bateau, le «Goelo», l'organisation a repêché en mer 1264 personnes au cours des derniers mois.

Finalement, «Aide médicale internationale», à laquelle appartient Philippe Augoyard, compte en permanence sur le terrain une trentaine de membres. L'Afghanistan, bien sûr, reste un théâtre d'opération important, avec le Cambodge et le Laos. L'AMI se fixe comme objectif premier de former des infirmiers parmi la population locale; c'était là le but de la mission du Dr Augoyard en Afghanistan.

Ces trois organisations sont privées, leur financement est

uniquement assuré par des dons. Elles ont peu de permanents et les équipes de volontaires sont formées en général de jeunes médecins et infirmières qui profitent de leurs vacances ou d'un congé sans solde pour participer aux missions.

Ces jeunes médecins prennent des risques. Ils vont souvent là où les organisations internationales ne sont pas admises. Ils sont en situation illégale et peuvent être arrêtés.

Les organisations telle la Croix-Rouge internationale peuvent intervenir, selon les fameuses conventions de Genève de 1906 et 1929, dans la plupart des cas lors d'une guerre conventionnelle d'État à État, encore que cela ne soit pas automatique.

Mais la majorité des conflits

armés récents mettent aux prises des mouvements de guérilla oeuvrant au sein d'un État donné. Ces États dénoncent les maquis comme étant des «bandits armés» et ne reconnaissent pas à la Croix-Rouge le droit d'intervenir.

C'est alors que les associations de volontaires entrent en action. Ils travaillent sans filet.

«Je pense que les gens qui partent le font autant pour eux mêmes que pour les autres», affirme François, un pédiatre allergologue de 39 ans qui est allé six mois dans un camp de réfugiés en Thaïlande.

«Certains veulent se prouver quelque chose», dit un des fondateurs de «Médecins du monde». «D'autres veulent leur petite carte postale, aller adopter un gosse, donner d'eux mêmes.»

Le renversement par la violence de la dictature militaire au Chili est impossible dans les conditions actuelles, mais des mouvements de grève — jusqu'à la grève générale — pourraient être l'un des moyens d'en finir avec ce régime.

C'est ce qu'a indiqué à PLUS la veuve de Salvador Allende à la suite d'une interview exclusive dans laquelle elle a souligné le grand espoir que suscitent le renforcement et l'unification croissante des forces antidictatoriales.

Mme Hortensia Bussi de Allende a toutefois précisé qu'elle ne

pouvait «fixer la date» des événements qui, estime-t-elle, aboutiront au rétablissement des institutions démocratiques dans son pays.

Réfugiée au Mexique depuis le putsch du 11 septembre 1973, cette femme est en quelque sorte le symbole vivant de la lutte —

de plus en plus vive — contre l'une des dictatures les plus sanguinaires — d'Amérique latine.

Elle ne semble nullement abattue par les dures épreuves qu'elle a connues au cours des dix dernières années. Petite de taille, cheveux châtain clair, yeux verts, elle s'exprime nettement, avec

des mots simples, en évitant toute prise de position extrême.

L'interview a duré près d'une heure et s'est déroulée — entièrement en espagnol — dans l'appartement, confortable mais non luxueux, qu'habite Mme Allende près du centre de Mexico. En voici des extraits résumés:

UNE ENTREVUE DE **plus**

La veuve d'Allende entrevoit la fin du régime au Chili

PLUS: Aujourd'hui, presque dix ans après, quels sont les principaux souvenirs, et aussi les leçons que vous tirez, du coup d'État qui renversa le président Allende?

MME ALLENDE: Je réaffirme que la popularité et l'estime dont jouissait le président Salvador Allende s'accroissent. Dans diverses parties du monde, en France, en Italie, en Espagne, en Allemagne, sans parler des pays socialistes, tout comme en Amérique et au Mexique, des rues, places, bibliothèques, lycées, écoles portent le nom de Salvador Allende, en hommage à son sacrifice héroïque, à sa loyauté. Aujourd'hui encore, l'objectif qu'il poursuivait, la voie chilienne vers le socialisme, est parfaitement valable. C'est parce qu'elle visait à arriver au socialisme sans violence, dans le pluralisme, dans la démocratie et la liberté totales, que cette voie a soulevé tant de polémiques. C'est pour cela qu'elle s'est heurtée à tant d'obstacles. Et, bien sûr, comme c'était une vraie révolution, elle fut boycottée, en particulier par les États-Unis, par le gouvernement Nixon dont faisait partie Henry Kissinger... On peut tirer bien des leçons de la tragédie qu'a provoquée le coup d'État. Ce que je veux souligner avant tout, c'est qu'il est indispensable pour les forces démocratiques, progressistes, antifascistes, de s'unir en bloc.

PLUS: Actuellement, comment voyez-vous la situation au Chili, quelles en sont les principales caractéristiques?

MME ALLENDE: Le Chili traverse une crise économique plus grave encore que celle qu'il connut de 1929 à 1931, durant la grande dépression. C'est aussi une crise politique, sociale, morale, comme l'a dénoncé l'Église. Elle entraîne une

profonde démolition, surtout chez les chefs de famille. Nombre de femmes doivent jouer ce rôle, parce que leurs maris sont morts, disparus ou en exil. Dans bien des cas, faute de travail, elles ne peuvent nourrir leur famille. Il y a toute une génération d'enfants atteints de maladies dues à la sous-alimentation. La prostitution infantile est très répandue, de même que la désertion scolaire, les parents



Hortensia Allende

n'ayant pas les moyens de subvenir aux besoins des enfants. La répression est tout ce qui reste du grand miracle économique qu'avait proclamé Milton Friedman (chef des experts ultra-conservateurs, appelés «Chicago Boys», qui ont orienté il y a quelques années la politique économique de la junte militaire). Une répression plus forte que jamais. En dépit de



Pierre Saint-Germain

tout, la population se révolte, comme on l'a vu le 24 mars dernier, alors qu'une grande manifestation s'est déroulée dans les rues de Santiago aux cris de «Paix, Pain, Travail, Justice, Liberté». Plus de 230 personnes ont été arrêtées. Trente-quatre d'entre elles ont été reléguées dans des camps de concentration du nord du pays, à Pisagua. D'autres sont encore détenues, plusieurs ont été expulsées du Chili, d'autres sont disparues.

PLUS: Quel est actuellement le rôle de l'Église chilienne?

MME ALLENDE: Un rôle important, un rôle modérateur, peut-être plus progressiste («avanzado») que modérateur. L'Église exige pour les exilés — plus d'un million — le droit de rentrer dans leur pays. Elle qualifie de peu chrétien un gouvernement qui maintient un si haut taux de chômage (plus de 30 p. cent), une situation où il y a tant de prostitution infantile. L'Église est aujourd'hui très persécutée et ses relations avec le gouvernement militaire n'ont jamais été aussi tendues.

PLUS: Croyez-vous que les diverses forces d'opposition parviendront à s'entendre et quand, afin de présenter une solution de rechange à la dictature? Et comment faire pour rétablir la démocratie au Chili?

MME ALLENDE: Immédiatement après le coup d'État, la répression fut telle (plus de 30 000 morts, 2 500 disparus, 22 000 veuves, 30 000 orphelins) que le pays était devenu comme muet. Cependant, après 1975, les gens ont commencé à réagir. Aujourd'hui, il y a des manifestations de rue, comme cel-



le du 24 mars, qui fut la plus importante. Il y a des journaux clandestins, ainsi que des revues. On parle de la formation du proden par la droite constitutionnaliste et d'autres éléments. On parle de la convergence socialista où se retrouvent dans l'unité, aux côtés des socialistes, le MAPU (mouvement d'action populaire unitaire), le MAPU ouvrier et paysan (MOC) et la gauche chrétienne. Il s'est formé, en outre, ce qu'on appelle la multipartidaria, dont le principal animateur est Gabriel Valdes, de la démocratie chrétienne. Elle regroupe des tendances allant de la droite constitutionnaliste jusqu'à la social-démocratie et au Parti radical, en passant par des socialistes appartenant à divers courants. Il existe une volonté de regroupement de toutes les forces démocratiques et progressistes qui veulent renverser Pinochet et en finir avec la dictature militaire. L'objectif: mettre en place un régime de transition jusqu'à la formation d'une assemblée constituante. Je suis optimiste...

PLUS: Quelle est l'attitude de l'administration Reagan à l'égard du Chili?

MME ALLENDE: Reagan considère le gouvernement de Pinochet comme un allié en dépit du fait que les Nations unies approuvent chaque année une résolution condamnant la violation des droits de l'homme par ce gouvernement. Il est clair que les États-Unis, depuis l'élection de Reagan, vendent du matériel de guerre à la dictature chilienne et l'aident économiquement par l'intermédiaire du Fonds

monétaire international, de la Banque mondiale, etc.

PLUS: Comment, en exil, intervenez-vous dans la lutte contre la dictature chilienne?

MME ALLENDE: Ma tâche principale est de promouvoir la solidarité des Chiliens; je reçois beaucoup de demandes, de lettres, je donne des interviews, j'écris des articles, je révèle ce qui se passe dans mon pays. À l'occasion du dixième anniversaire du renversement du gouvernement de l'unité populaire du président Salvador Allende, je suis invitée dans de nombreux pays, dont la Finlande, la Belgique, l'Italie, l'Algérie.

PLUS: Et les États-Unis?

MME ALLENDE: J'ai été récemment invitée aux États-Unis, mais le gouvernement américain a refusé de me délivrer un visa d'entrée. Le secrétaire exécutif de la Commission épiscopale du nord de San Francisco n'a par la suite envoyé une invitation. Il m'a pressée de l'accepter, estimant que le gouvernement ne me refuserait pas un visa une seconde fois. Je n'ai pu me rendre à San Francisco, car je devais entreprendre un voyage en Europe.

PLUS: Quelles sont, selon votre expérience, les principales difficultés de la vie en exil?

MME ALLENDE: Comme disait quelqu'un, «l'exil est une grande blessure» qui marque pour toute la vie. L'exil signifie des séparations très douloureuses, des ruptures familiales. Beaucoup d'exilés ont vu mourir leurs parents sans pouvoir être à leurs côtés ni même assister aux funérailles. Beaucoup aussi perdent leurs racines en dépit des efforts qu'ils font pour les conserver.

PLUS: Quel est, pour vous, le sens de la solidarité?

MME ALLENDE: La solidarité est précieuse: grâce à elle, beaucoup de Chiliens ont trouvé le salut. Beaucoup ont pu refaire leur vie. Il importe que les pays continuent à ouvrir leurs portes à ceux qui sont expulsés ou dont la vie est en danger. C'est pourquoi je suis très reconnaissante envers les pays qui l'ont fait. Le Canada, par exemple, qui a accueilli quelque 7 000 Chiliens devenus professeurs, étudiants, agriculteurs, ouvriers. Ces exilés et ceux qui sont dans d'autres pays se solidarisent avec les Chiliens restés dans leur pays, envoient de l'aide à leurs familles. C'est ainsi que se maintiennent les liens entre ceux de l'intérieur et ceux de l'extérieur en vue de la reconstruction prochaine de notre patrie.

Des vacances à bicyclette, pourquoi pas?

Combien de fois les avez-vous dépassés, confortablement assis dans votre voiture, en vous demandant ce qui pouvait bien inciter ces pauvres cyclistes à voyager si laborieusement?

Car, même si vous enfourchez votre vélo pour de courtes ballades lorsque la température vous y invite, jamais il ne vous viendrait à l'idée de passer vos vacances à bicyclette. Après tout, les vacances ne sont-elles pas synonymes de douce oisiveté? La vision d'un cycliste essoufflé par sa dernière montée, éreinté par le poids de ses bagages et à la merci des intempéries n'a rien qui vous fasse envie. Et pourtant, ils sont de plus en plus nombreux à partir à bicyclette pour passer des vacances inusitées dans une tout autre réalité: celle du cyclotourisme.

Qu'en est-il de cette réalité? C'est avant tout une question de rythme. Le temps prend en vélo une autre dimension. Sa «vraie» dimension prétendent les initiés. Il ne faut certes pas être pressé pour voyager de cette façon puisqu'une heure de voiture correspond généralement à une journée de bicyclette. Soixante à cent kilomètres par jour permettent au randonneur de profiter de son voyage. Libre de s'arrêter où bon lui semble, il a tout le loisir d'admirer, de sentir, d'entendre et de voir vivre les habitants des régions qu'il traverse. Ne s'agit-il pas avant tout de tourisme? Aussi, les gens sont en général curieux et sympathiques à son égard. Ils lui offriront de le réapprovisionner en eau ou encore de l'abriter pour la nuit. Enfin, tous les prétextes sont bons pour savoir d'où il vient et quelle est sa destination.

Les surprises

Pour le cycliste, même un parcours déjà roulé en voiture n'en finit pas de le surprendre. Une source fraîche, une plage cachée sous un pont, un marché aux puces tout en couleurs, ou encore, les meilleurs hamburgers au monde; voilà autant de plaisirs qui lui échappèrent comme automobiliste pressé de se rendre ailleurs.

«Connaissez-vous la côte juste avant d'arriver au village?» Oui, mais savez-vous à quel point elle est abrupte? La topographie d'une région est aussi partie de la réalité cyclotouriste. Que ce soit la plaine, les vallées où les pentes «s'avalent d'elles-mêmes» ou encore les régions montagneuses où

que pour le plaisir de votre randonnée. D'ailleurs, vous constaterez que la mécanique d'une bicyclette est facile à comprendre. Avec quelques outils et quelques pièces de rechange usuelles, vous arriverez à régler les problèmes courants. Sinon, il est toujours possible de trouver un moyen de se rendre à la ville voisine pour se procurer les conseils ou les pièces nécessaires.

Le cyclotourisme est aussi une façon économique de voyager puisque vous vous déplacez par vos propres moyens. Avec le prix de l'essence actuel, c'est avec un sourire en coin que vous arrêterez dans une station service uniquement pour vous ravitailler en eau potable ou pour vérifier la pression de vos pneus. Quant à l'hébergement, vos frais seront réduits si vous transportez un équipement de camping. Ainsi, vous ne risquez jamais de coucher à la belle étoile si vous n'en avez pas envie.



Lyse Savard

d'interminables montées gratifient le cycliste de descentes euphoriques; tous les trajets ont leur intérêt et, avec un peu d'entraînement, gravir les côtes devient même un plaisir. Pour s'en convaincre, il suffit d'entendre certains randonneurs raconter leur dernière ascension à la manière des histoires de pêcheur: «Tu n'as pas vu la côte que j'ai montée!»

Le cyclotourisme permet aussi de renouer avec son corps. C'est lui qui fournit l'énergie motrice nécessaire au déplacement et il vous surprendra assez rapidement si vous êtes à l'écoute de ses besoins. Voyager en vélo est à la portée de tous, il vous faut tout d'abord aller à votre propre rythme pour qu'après quelques jours, vous sentiez déjà vos forces nouvelles. Un voyageur à la forme douteuse au départ sera donc à son retour en grande forme; ça, c'est certain.

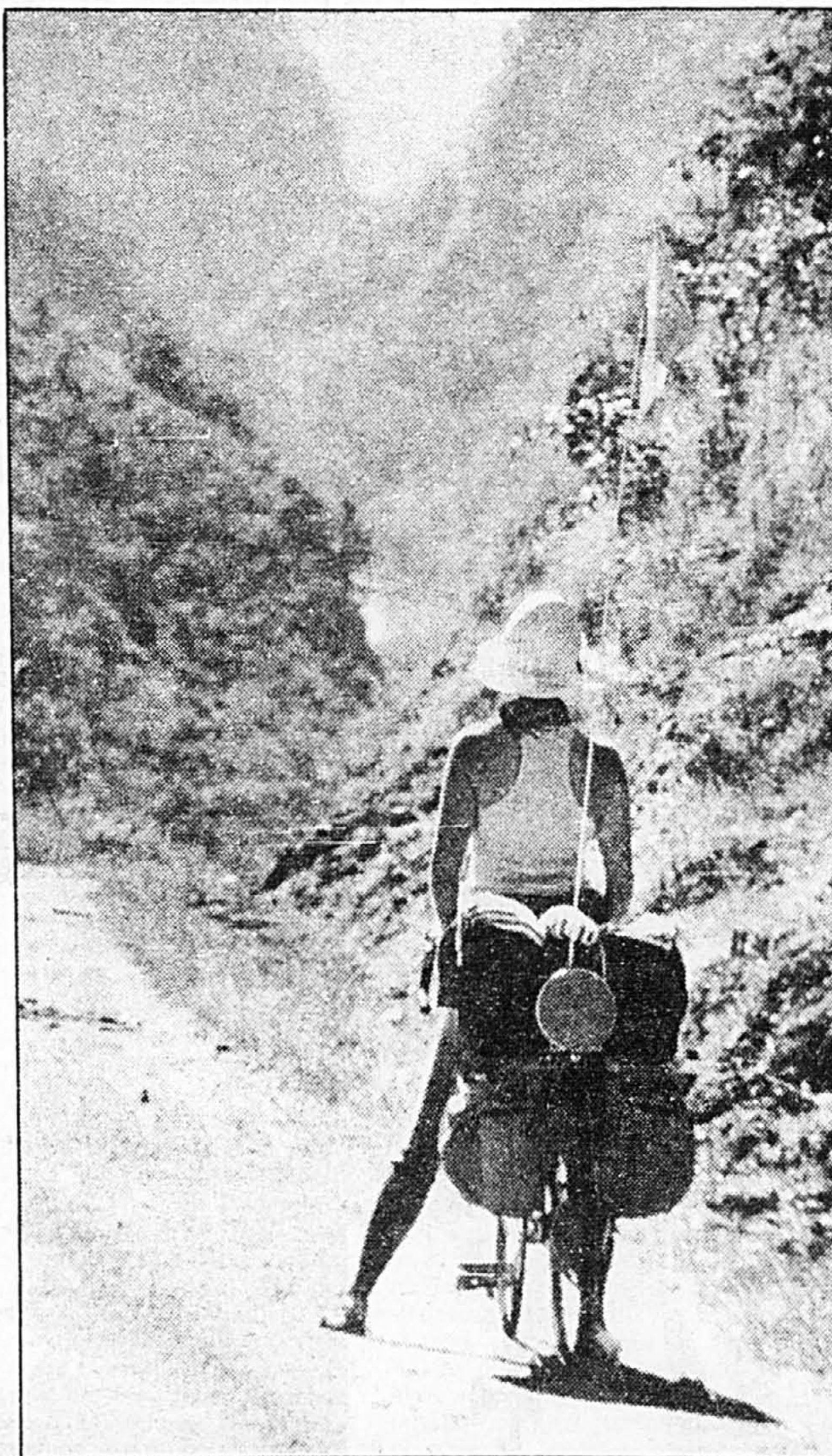
«D'accord, pensez-vous, mais quand il pleut?» Évidemment, le plein-air veut dire la pluie et le beau temps et là comme ailleurs, tout est une question d'équipement. Il faut pouvoir rester au chaud et au sec quelle que soit la température. Dans ces conditions, vous apprécierez de pédaler. Par ailleurs, l'orage ou le vent de face sera peut-être pour vous l'occasion de découvrir un petit «snack bar» où vous pourrez déguster la spécialité gastronomique de la région. Il ne faut pas oublier qu'en vélo, rien ne presse. Un échancier trop rigoureux vous obligerait à rouler dans des conditions parfois difficiles... Après tout, ce sont des vacances.

Pour tenter l'aventure, il vous faut un vélo que vous avez peut-être déjà. Votre dix-vitesses, une fois bien ajusté à votre morphologie, suffira à vos premières expériences. Vous devez aussi vous assurer qu'il est en bon état mécanique, autant pour votre sécurité

Enfin, une autre réalité du cyclotourisme est de vivre avec la nature. Même si votre itinéraire vous amène d'une ville à l'autre, vous passez la majeure partie de votre temps à rouler sur les routes de campagne. Aucun vrombissement de moteur pour enterrer le chant des oiseaux ou les cloches de village. Aucune barrière pour empêcher les odeurs de vous surprendre impunément. Vous constatez que votre passage ne dérange en rien le rythme naturel de la vie autour de vous. Les routes sont là, asphaltées en général si vous voyagez sur le continent nord-américain. Il s'agit de préférence de routes secondaires peu fréquentées sauf par les résidents de la région, les automobilistes vacanciers choisissent les voies rapides. Alors vous vous immergez, silencieusement, dans tous ces paysages qui s'offrent à vous. Et vous observez.

Vous transportez avec vous votre garde-robe, votre maison et suffisamment de nourriture pour vos besoins immédiats. Vous roulez à votre rythme devant des images sans cesse renouvelées. Que vous soyez parti en solitaire ou avec d'autres, ces heures passées tous les jours à pédaler vous invitent à la réflexion. Le cyclotourisme vous propose un voyage avec vous-même, habité par ce merveilleux sentiment d'autonomie dont vous saisissez au fil des chemins toutes les dimensions.

PLEIN AIR



suite de la page 5



c'est que personne ne se sent exclu de la participation à nos responsabilités individuelles et collectives. Le problème, c'est qu'on est en train de faire deux classes dans la société, ceux qui travaillent et ceux qui ne travaillent pas.

Ceux qui travaillent disent: on est bien généreux, mais il y a un paquet de fraude chez les autres et c'est terrible, on est bien gentils de travailler si fort pour donner de l'argent aux autres. Et les autres disent: on n'a pas le choix, on est pognés là-dedans, on est forcés de vivre et de frauder parfois, on se débrouille avec les moyens du bord mais c'est injuste, on manque de dignité, on n'est pas capables d'assumer des choses qu'on pourrait faire, il n'y a pas d'ouvertures. Le plein emploi, c'est qu'il n'y ait personne qui se sente comme ça.

En le faisant, on va peut-être être amenés à réduire la semaine de travail, progressivement, ça va prendre des décennies. On va devoir favoriser la diversité: pourquoi dans une même entreprise tout le monde devrait-il travailler 40 heures? Notre problème c'est de faire preuve de créativité sur le plan économique, sur le plan social. On n'y échappera pas: il va falloir être intelligents et ce n'est pas facile. Le «Virage technologique» impose d'être intelligent, d'être créatif, d'être social.

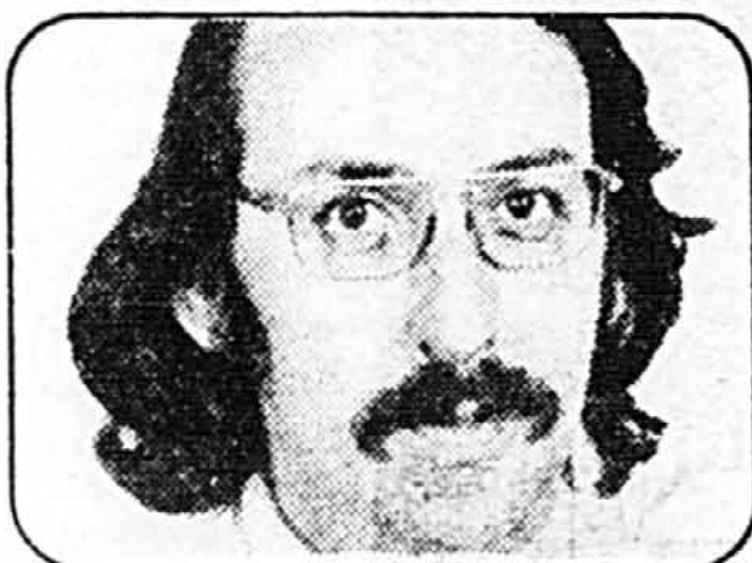
PLUS: Comment voyez-vous le rôle des syndicats à ce niveau?

Gilbert Paquette: Le rôle des syndicats est vital. Je crois que les syndicats sont devenus moins corporatistes qu'ils ne l'étaient il y a un an, et j'espère que le gouvernement est encore plus conscient qu'il ne l'était de l'importance des syndicats dans l'évolution qui vient. Les tables sectorielles de concertation, c'est en bonne partie dû à l'influence des syndicats. L'idée d'un fonds de solidarité qui est venue de la FTQ, la notion de Corvée-Habitation, tout ça c'est des signes qui me laissent penser qu'on est en train de dépasser l'étape des sommets pour atteindre celle du travail concret sur le terrain.

Il faut gérer le changement, il faut réorganiser notre société, il faut concerter les énergies et je constate que du côté patronal aussi ils sont un peu «tannés» des sommets, et ils veulent travailler sur des projets concrets.

Tous les pays qui ont essayé la concertation, que ce soit au niveau national (tables sectorielles ou autres mécanismes) ou au niveau local à l'intérieur d'une entreprise ont des taux de chômage beaucoup plus bas: 2, 3 ou 4 p. cent par an. Il y a des problèmes idéologiques, je le sais, mais il y a un type d'idéologie qui dit: chacun tire la couverture de son bord, et un autre qui dit: on essaie d'être plus intelligents que ça. Moi, je mise sur le deuxième.

L'art de parler aux ordinateurs en programmant



Yves Leclerc

DEMAIN L'AN 2000

L'ordinateur, qu'il soit gros ou micro, est une machine d'un type bien particulier, en ce qu'il n'est pas spécialisé: on peut s'en servir pour faire une foule de choses différentes. De la comptabilité aux jeux vidéo en passant par la musique et la création littéraire.

Mais cette faculté d'adaptation ne vient pas toute seule, et l'ordinateur n'a pas en naissant tous ces talents: il faut les lui donner en lui «expliquant» comment faire, c'est-à-dire en le programmant. Un programme est une liste d'instructions qu'on donne à la machine pour lui faire accomplir une tâche; c'est l'équivalent électronique d'une recette de cuisine.

Ce que cela signifie, pour qui veut s'acheter un ordinateur domestique (je reviens toujours à la catégorie la plus populaire des modèles entre 400 et 1000 \$), c'est qu'il ne suffit pas de se procurer l'appareil, son lecteur de disquettes, ses manettes de jeu et son écran. Il faut encore se procurer des programmes, ce qui se fait principalement de trois façons:

1) On achète des «morceaux de mémoire» sous forme de cartouches de «mémoire morte» dans lesquelles sont enregistrés des programmes créés par des professionnels. C'est ainsi que se vendent les jeux vidéo, et bien des programmes utilitaires pour petits ordinateurs: budget familial, mini-traitement de texte, etc.

2) On achète des programmes enregistrés magnétiquement sur disquettes ou cassettes, ou encore imprimés dans des livres ou des magazines de micro-informatique, et on les met dans la mémoire de l'ordinateur, soit en passant par un magnétophone ou un lecteur de disques, soit (mais c'est plus long) en les tapant au clavier.

3) On apprend à programmer soi-même l'ordinateur, ce qui est la seule façon de s'assurer qu'il fera vraiment ce qu'on veut, et qui est au fond la meilleure raison de se lancer dans cette aventure: c'est seulement en programmant qu'on acquiert une maîtrise réelle de l'appareil.

Divers types d'instructions

La plupart des gens s'imaginent que programmer un ordinateur est une science arcane et extrêmement complexe, qui exige des connaissances mathématiques exceptionnelles et des talents presque magiques. C'est faux.

Les langages traditionnels de la programmation des gros ordinateurs (Fortran, Cobol) sont complexes, exigeants, et lourds. De toute façon, ils ne sont pas disponibles sur les ordinateurs domestiques. Si vous décidez d'apprendre à programmer, vous le ferez donc inévitablement dans un des nouveaux langages plus légers qui sont l'apanage de l'informatique individuelle: BASIC, Pascal ou Logo, plus rarement Forth.

De quoi ont l'air ces «langages»? Le terme lui-même est un peu trompeur: ce ne sont pas de véritables langages, mais des argots techniques au vocabulaire très limité et aux structures très simples, qui permettent d'encoder des séries d'instructions de manière à ce que l'ordinateur puisse facilement les traduire dans son langage à lui, le «langage-machine». Les instructions sont en général des mots (anglais sauf si vous vous procurez un BASIC ou un Logo français) qui «donnent des ordres» à l'appareil. Elles se divisent en quelques catégories principales: entrée-sortie, traitement, mémoire et contrôle.

Logique et gros bon sens

Comme vous le voyez, il n'y a là rien de bien mystérieux, même si quand on regarde un programme pour la première fois cela paraît indéchiffrable. En pratique, il faut apprendre à se servir de ces outils de manière intelligente: la programmation exige bien moins des connaissances en mathématiques (malgré la légende) qu'un esprit logique, du gros bon sens et le sens du détail... ce qui fait que souvent les femmes, à cause du type d'éducation qu'elles ont reçu, y sont meilleures que les hommes.

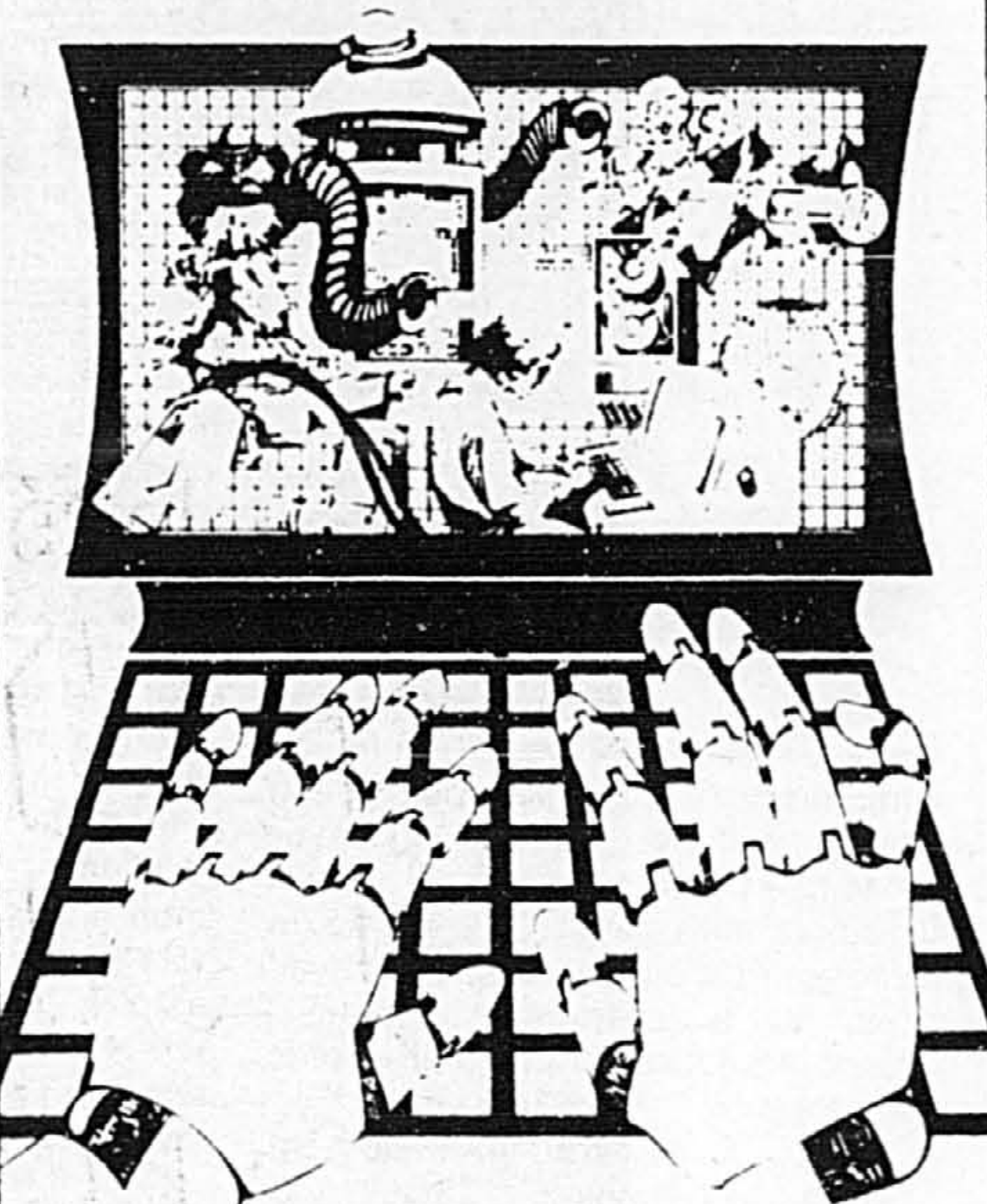
Où vous procurez-vous ces langages? Dans le cas du BASIC, il fait toujours partie intégrante du micro-ordinateur domestique, et il est présent dès que vous allumez l'appareil. Cependant, si vous le voulez en version française, il n'existe à ma connaissance que pour une ou deux machines (Apple, Sinclair ZX-81, bientôt Radio-Shack). Il faut donc l'acheter séparément, comme il faut le faire pour tous les autres langages, soit sur disque ou cassette, soit en cartouche-mémoire. Ce qui coûtera de 50 à 300 \$ environ, selon les cas.

Puisque le BASIC est gratuit, pourquoi ne pas se servir de celui-là? C'est effectivement ce que disent et font la plupart des gens. L'ennui, c'est que les langages ne sont pas tous également efficaces pour tout faire. Certains sont meilleurs pour de longs calculs, d'autres pour traiter des caractères, d'autres pour faire du graphisme, etc. Pascal est plus long à écrire que BASIC, mais on y fait moins d'erreurs, et les programmes s'exécutent plus rapidement. Logo est plus «pédagogique» pour les jeunes enfants. Forth est plus près du langage-machine et permet des manipulations qui n'existent que difficilement dans les autres langages.

Dernier problème à résoudre, comment apprendre à programmer? Disons pour l'instant que chaque langage, comme chaque ordinateur, vient avec son manuel d'instructions, dont la plupart sont aujourd'hui fort bien faits et simples à comprendre. Il y a d'autres solutions, mais je préfère y revenir plus longuement dans une autre chronique...

l'événement majeur de
l'année mondiale des communications

2^e SALON DES
SCIENCES ET DE LA
TECHNOLOGIE
du 13 au 22 mai



LA SCIENCE EN SPECTACLE!

de 10 h à 22 h
(sauf le 13 avril: ouverture à 13 h)
Une production de
la Société scientifique Technica

COMMUNICATIONS
SCIENCES HUMAINES/TECHNOLOGIE
TRANSPORTS
LOISIR SCIENTIFIQUE
ÉNERGIE et RESSOURCES
ENVIRONNEMENT/SANTÉ

Découvrez les nouveaux jeux «Survie 2000»
et «Le projet du siècle», au stand Technica

Prix d'entrée

Adultes	4,50 \$
Étudiants et Âge d'Or (carte)	3,00 \$
Enfants de 6 à 12 ans	1,50 \$

Gratuit pour les enfants de moins de 6 ans.
Garderie enfants de 2 à 10 ans

Le jeudi 19 mai à 20 heures
Conférence HUBERT REEVES
L'HISTOIRE DE L'UNIVERS

Collaborations spéciales:

Plusieurs ministères du Gouvernement du Québec:
coordination: Ministère d'État à la Science et
à la Technologie
Ministère des Communications
du Gouvernement du Canada
Conseil de recherches en sciences humaines du Canada

Edition spéciale du magazine
Science & Technologie
en vente à l'entrée (2 \$)

Science
& Technologie

Prix Teccart XXIII^e Expo-Sciences
de Montréal remis le
dimanche 22 mai

TECCART

La Science...

ckoi 97

"Chimie" Show samedi et dimanche
14, 15, 21 et 22 mai à 15 h 30



PLACE BONAVENTURE



POUR RIRE

Guy Fournier

Vice caché

Je suis victime d'un phénomène tout à fait inusité que je n'arrive pas à expliquer. Si le phénomène en question ne s'était produit qu'une fois, je ne m'inquièterais pas trop. Sûrement pas assez pour m'en ouvrir publiquement dans l'espoir qu'un lecteur puisse venir à mon secours, m'apportant une explication qui aurait au moins le mérite de calmer mes angoisses, puisqu'elle ne saurait rien changer aux avaries que j'ai dû défrayer. Croyez-le ou non, mon garage a la manie de changer de dimensions. Vous avez bien lu. Il se transforme subitement, toujours au moment le plus inopportun.

Cette subite transformation se produit d'ordinaire à l'heure où tout le monde dort dans le quartier, si bien que je n'ai aucun témoin, personne pour m'appuyer, ce qui est très gênant pour mon courtier d'assurances. Il doit prendre ma parole à chaque fois, mais semble de plus en plus sceptique. Je n'ai pas trouvé de sympathie non plus auprès de mon médecin, du psychologue que voit ma femme, ni de mon optométriste et encore moins de l'ancien propriétaire.

La première fois que mon garage me joua ce sale tour, je n'osai alerter qui que ce soit. Jamais on ne me croirait. Ce matin-là, quand je sortis ma voiture, il restait un bon pied de chaque côté et, vers la fin de la soirée, le garage avait tellement rapetissé que je démolis entièrement le côté droit de l'automobile en voulant la remiser. Une catastrophe!

J'avais eu un pressentiment en ouvrant la porte, mais je n'avais pas voulu y croire. La poignée avait changé de place, car il me fallut une bonne minute pour mettre la main dessus. Je vins près de laisser ma voiture coucher dehors. Hélas! je m'entêtais.

Quelques soirs plus tard, face à la même stupide fantaisie du garage, je ne voulus pas y croire encore et j'enfonçai la portière de gauche. Cette fois, il fallut bien me rendre à l'évidence: ce garage que j'avais toujours bien traité, que je chérissais comme ma propriété, nourrissait à mon égard une redoutable hostilité.

Je fis évaluer d'abord les dégâts causés à ma voiture et je courus chez l'ancien propriétaire avec l'intention bien ferme de les lui faire payer. Non seulement il ne voulut rien entendre, mais il refusa d'admettre qu'il m'avait vendu sa propriété en me cachant les habitudes vicieuses du garage. Il osa même insinuer que j'avais dû essayer d'entrer ma voiture avec un verre dans le nez. Il y a des propriétaires qui ont du front tout le tour de la tête. Ils sont toujours

prêts à accuser les autres de ne pas se conduire en «bon père de famille», comme le proclament les baux.

Comme il ne voulut pas me dédommager, qu'il me regarda d'un oeil méprisant comme si j'avais perdu la boule, je n'avais pas d'autre choix que de le traîner devant les tribunaux.

Je ne me rendis même pas devant un juge. Ni l'avocat qui se prétend le mien, ni les autres que j'allai voir ne voulurent prendre ma cause. Ils me regardaient en souriant pendant que je racontais mon histoire, puis ils alléguèrent que j'étais probablement gris au moment où j'avais essayé d'entrer la voiture dans le garage.

Rien n'empêche qu'il n'y avait qu'une seule autre hypothèse: si, comme le prétendait tout le monde consulté, le garage ne changeait pas momentanément de dimensions, c'était donc forcément mon automobile qui subissait ce sort.

Je soumis le cas à mon mécanicien afin d'en avoir le coeur net. Se pouvait-il qu'au froid, par exemple, ou qu'après de longues périodes de stationnement à la chaleur, mon véhicule épouse des formes différentes? Il m'affirma que non et Jacques Duval, que je rencontrai par hasard au restaurant, me confirma les dires du mécanicien. Il me restait à consulter mon médecin de famille.

Il m'examina avec soin, m'ausculta attentivement, me posa toute une série de questions, puis il me conseilla de prendre rendez-vous avec un optométriste. En voilà un au moins qui me traitait sérieusement. Le diagnostic de l'optométriste fut négatif. Il m'assura que ma vue était parfaite et il me trouva même la faculté de percevoir la noirceur avec plus de facilité que la moyenne des gens.

Muni d'un certificat de l'optométriste, je me préparai à une nouvelle offensive contre le propriétaire malhonnête qui m'avait cédé sa propriété à bon prix.

Cette fois, la Providence veillait.

Le garage, qui avait toujours profité de la nuit pour accomplir ses mauvais desseins, rapetissa en plein midi juste comme ma femme y entra la voiture. L'aile fut emportée de l'avant jusqu'à l'arrière et le mur du garage céda même comme le voile du temple.

Ma femme m'assure — et elle ne boit jamais, elle, donc pas question pour un juge de faire le malin —, que le garage se déplaça brusquement juste au moment où elle appuyait sur l'accélérateur pour y entrer la voiture.

Maintenant nous sommes deux à avoir la preuve que ce garage a un vice caché! Mon avocat a besoin d'avoir une bonne raison de refuser ma cause!

La nouvelle Audi 5000S 1984: championne du Cx

Dans la lutte que se livrent les grands constructeurs automobile à travers le monde, un nouveau facteur permet depuis peu de départager les forces en présence. Il s'agit de ce que les ingénieurs appellent le Cx et dans cette bataille visant à obtenir le meilleur coefficient de pénétration dans l'air, c'est la marque Audi qui, pour l'instant, fait figure de championne. En d'autres termes, les procédés d'optimisation de la forme jouent désormais un rôle prépondérant dans la construction automobile et ne sont plus essentiellement réservés aux voitures de sport ou de record de vitesse.

C'est ainsi que le titre de la voiture la plus aérodynamique au monde n'appartient ni à une Ferrari ni même à la récente Corvette, pourtant bien profilée; mais à la nouvelle Audi 5000 S 1984 qui doit faire ses débuts sur le marché d'ici quelques semaines après avoir été proclamée «voiture de l'année» en Europe lors de son lancement l'automne dernier.

Ce sedan de luxe 4 portes, que j'ai eu l'occasion d'essayer récemment lors de son dévoilement à la presse nord-américaine dans la région de Santa Barbara en Californie, illustre bien toutes les subtilités de l'aérodynamisme, une science à la fois fort complexe et souvent trompeuse. À tout le moins, elle ne correspond pas toujours à l'image que l'on s'en fait et certaines lignes d'apparence très fluides ne tiennent pas nécessairement leurs promesses une fois soumises au verdict d'une soufflerie. En somme, c'est une science qui tient davantage à une foule de petits détails plutôt qu'à une vue d'ensemble.

Comment, en effet, expliquer autrement le très faible coefficient de résistance à l'air de l'Audi 5000 S 1984? Dans sa forme originale, c'est-à-dire en version européenne, ce modèle (connu à l'étranger sous le nom de Audi 100) possède

un Cx de 0,30 alors que le coefficient moyen de toutes les voitures particulières de grande série est supérieur à 0,40. Dans sa transformation pour le marché nord-américain, la 5000 S a perdu quelques points mais même si sa cote atteint 0,33, elle détient toujours une bonne longueur d'avance sur la concurrence.

L'importance du détail est encore plus manifeste quand on connaît les raisons de l'écart qui existe entre les versions européennes et nord-américaines. La présence d'un moteur plus puissant que celui d'origine et exigeant un meilleur refroidissement a fait perdre deux points à l'Audi 5000 tandis que l'absence de cache-phares en plexi (non réglementaires aux États-Unis) engendre une résistance à l'air qui a fait monter le Cx d'un autre point.

Aérodynamisme

Son aérodynamisme exceptionnel, la voiture le doit à une foule d'astuces qu'il serait trop long d'énumérer ici sans se lancer dans un véritable symposium sur le phénomène du déplacement de l'air. Il est quand même intéressant de relever certaines solutions inédites mises de l'avant par Audi dans le développement de la voiture.

Après avoir réalisé une forme de base idéale, les stylistes de la marque sont passés par six souffleries différentes en Europe pour y recueillir le plus grand nombre d'éléments susceptibles de les aider à respecter le concept original. L'une des plus importantes caractéristiques aérodynamiques de l'Audi 5000 se situe au niveau des glaces latérales qui forment une surface plane avec la carrosserie. Par rapport au montage traditionnel, elles sont déplacées vers l'extérieur et se trouvent à ras de la paroi extérieure de la carrosserie.

Cette installation très particulière a exigé une nouvelle technique et les glaces sont guidées sur leur face intérieure par des bou-

lons vissés dans des rainures profilées. Le pare-brise et la glace arrière sont également collés à fleur de la carrosserie, formant une jonction lisse entre le verre et la tôle.

En supprimant les joints ou moulures, on a réussi à obtenir des surfaces sans saillies qui répondent aux exigences de l'aérodynamisme sans compromettre la visi-

AutoMizzi Ltée

RÉSERVEZ
MAINTENANT

VOTRE NOUVELLE
AUDI 5000S 1984
POUR LIVRAISON
AU MOIS DE JUIN
CHEZ LE SEUL
CONCESSIONNAIRE
EXCLUSIF
PORSCHE-AUDI
AU QUÉBEC
SITUÉ AU
CENTRE-VILLE
À MONTRÉAL



Auto Mizzi limitée
2134 ouest
rue Ste-Catherine
Montréal
Québec H3H 1M7

CONDUIRE



Jacques Duval

bilité ou la solidité comme on le verra plus loin. Au point de vue de la visibilité par exemple, la distance entre le pare-chocs avant et le point de la chaussée visible pour le conducteur est maintenant de 12,5 m comparativement à 16,5 m dans l'ancien modèle en raison de la forme aérodynamique de la partie avant du véhicule.

Le poids

Dans leurs efforts pour façonner une voiture d'avant-garde, les internes et extérieures ont été augmentées, la nouvelle 5000 S 1984 pèse 30 kg de moins que l'ancien modèle grâce à une judicieuse utilisation de matériaux légers.

Une des solutions les plus remarquables est l'usage d'une cuvette en polyester renforcée par des fibres de verre pour la roue de secours. Cette cuvette qui est collée au soubassement offre des avantages au point de vue du poids et évite la formation de corrosion. Autre détail intéressant, les portières, dont les panneaux extérieurs sont en tôle d'acier, possèdent un mécanisme de lève-glace logé dans un support en métal léger qui forme en même temps le cadre de glace.

Mécanique

Avec ses lignes qui fendent l'air, c'est évidemment la carrosserie de la nouvelle Audi 5000 S qui retient surtout l'attention mais, même si la plupart des organes mécaniques sont inchangés, le châssis a bénéficié pour sa part d'un certain nombre de modifications notables.

On a retenu le moteur 5 cyl. de 2,2 litres et la traction avant mais le train de roulement a été rééduqué. L'essieu arrière avec sa voie plus large, ses bras oscillants longitudinaux plus longs et ses amortisseurs à ressorts inclinés est entièrement nouveau. Il a permis d'améliorer le confort, la sécurité et le volume utile. On dispose ainsi de plus de place pour le grand réservoir et le silencieux principal tandis que les jambes de force déplacées vers l'extérieur ont permis d'agrandir la largeur du coffre à bagages. Autre innovation intéressante: une centrale hydraulique qui alimente, avec une pompe en tandem, la direction assistée et les freins (disques à l'avant et tambours à l'arrière).

Pour le début de la production, la voiture ne sera disponible

qu'avec son moteur standard mais, comme dans les précédentes Audi 5000, on offrira éventuellement des versions à moteur turbo (à essence) et turbo diesel.

Au volant

L'itinéraire d'environ 200 km choisi par Audi pour les essais de la 5000 S en Californie n'était pas de ceux qui se prêtent à une ballade du dimanche et s'il avait d'abord été tracé pour mettre à l'épreuve les aptitudes de la voiture (et des essayeurs...), il ne laissait non plus planer aucun doute sur la témérité des organisateurs de l'événement. Néanmoins, après avoir frôlé les ravins et usé leurs semelles dans une myriade de virages, les huit voitures mises à notre disposition devaient rentrer au bercail tout à fait intactes. C'est là sans doute le plus bel éloge que l'on puisse adresser au comportement très sûr de l'Audi 5000 S 1984.

Menée à un train d'enfer, elle accepte les pires bravades sans jamais vous mettre en péril, se contentant de sous-virer légèrement dans les virages négociés trop rapidement sur les chapeaux de roues. Chapeau à l'Audi pour son exceptionnelle tenue de route.

Les réglages de la suspension n'ont pas non plus d'effets pernecieux sur le confort qui correspond parfaitement aux normes d'une voiture de grand luxe de la catégorie moyenne. Toujours un peu trop légère, la direction assistée n'en demeure pas moins agréable et les freins savent résister à une utilisation intensive, sinon abusive. Ces derniers apparaissent toutefois sur-assistés en conduite urbaine et la pédale est d'une sensibilité qui provoque quelque fois un ralentissement plus brutal qu'on l'aurait souhaité.

Par sa tenue de route, la voiture exhibe toutes les vertus d'un sedan sport dont le châssis est visiblement très au point mais le moteur n'arrive pas tout à fait à garder le tempo.

Avec ses 100 ch., ce 5 cyl. manque un peu de nerf même s'il réussit à entraîner l'Audi 5000 de 0 à 100 km/h en 11,8 sec. L'étagement de la boîte de vitesses manuelle y est sans doute pour quelque chose compte tenu du trou béant qui existe entre le 2ème et le 3ème rapport. En somme, la seconde est trop courte tandis que la troisième vitesse apparaît trop longue, de

sorte qu'il est souvent difficile de sélectionner le rapport approprié sur une route en pente ou au moment de doubler un autre véhicule. Avec la boîte manuelle à 5 rapports, l'agrément de conduite est aussi un peu assombri par un rouage d'entraînement plutôt spongieux qui ne facilite pas les manœuvres en douceur.

Pour ces raisons, la transmission automatique n'est apparue mieux adaptée à la voiture même si l'on doit sacrifier quelque peu les performances et la consommation. Au chapitre de l'économie de carburant, l'aérodynamisme joue, bien entendu, un rôle de tout premier plan et cette nouvelle Audi affiche une excellente cote de 11 litres aux 100 km (25 m/g) en cycle combiné.

L'essai sur route a finalement permis de vérifier l'efficacité du système unique utilisé par Audi pour le montage des glaces latérales et il faut préciser que les résultats obtenus sont étonnants. À très grande vitesse, l'étanchéité des glaces est impeccable et celles-ci n'ont pas tendance à sortir de leur cadre comme cela se produit dans la majorité des voitures.

Du côté de la présentation, la 5000 propose un équipement on ne peut plus complet allant des sièges à commande électrique (avec rappel automatique du réglage original) jusqu'à un nouveau panneau de contrôle signalant au conducteur les révisions ou les pleins à effectuer. L'habitabilité est meilleure que dans l'ancienne version avec, notamment, un dégagement surprenant pour les hanches à l'avant. À l'arrière, les passages de roues n'entravent nullement l'accès à la voiture et le coffre à bagages possède non seulement un volume impressionnant mais un seuil de chargement au niveau du pare-chocs.

Somme toute, la nouvelle Audi 5000 S 1984 ne représente pas simplement un tour de force sur le plan aérodynamique et ses nombreuses innovations techniques ont permis d'améliorer un modèle fort apprécié qui paraissait déjà très au point. En matière de confort, d'habitabilité ou de tenue de route, les progrès réalisés sont spectaculaires et au moment même où la concurrence s'acharnait à vouloir recréer l'Audi 5000, il semble bien qu'elle devra repartir à zéro. □



Avec un coefficient de pénétration dans l'air de 0,33, la nouvelle Audi 5000 S 1984 est la voiture de série la plus aérodynamique au monde.



Pour vous, voici peut-être l'occasion unique de posséder une Mercedes-Benz

Si vous pensez qu'une voiture est un objet à user, abuser, et rejeter, tournez la page. Vous n'êtes pas fait pour une Mercedes.

Mais si vous avez toujours rêvé d'une voiture construite comme aucune autre au monde, voici peut-être la chance de votre vie.

Un certain nombre de voitures qui ont été conduites par des dirigeants ou d'autres membres du personnel de Mercedes-Benz vous attendent chez nos dépositaires de Montréal et de Greenfield Park. Ces automobiles sont dans un état impeccable. Elles sont aussi protégées pour le restant de notre garantie d'usine de 36 mois ou 60 000 km. Choix de modèles 1982 et 1983.

La voiture de vos rêves est peut-être là! Mais n'attendez pas, car chacune de ces voitures est unique en son genre.



Mercedes-Benz
Canada Inc.

SERVICE DES VENTES

Montréal

4815, rue Buchan
Coin Victoria et Jean Talon
Téléphone: (514) 735-3581

Greenfield Park

845, boul. Taschereau
A deux minutes du pont Champlain
Téléphone: (514) 672-2720

La basse pression: pression par excellence

Qui n'a pas un jour fait prendre sa pression artérielle? Et qui n'a pas demandé si elle était normale, en dépit du fait que la plupart des gens n'ont aucune idée de la signification de ces chiffres? Haute pression, basse pression, les médecins ne partagent pas tous le même avis sur les chiffres normaux de la tension artérielle et surtout sur le traitement à accorder à la basse pression.

D'abord, d'où viennent ces chiffres? Le brassard enroulé autour du bras sert à bloquer la circulation du sang dans les principales artères du bras. Quand on le décomprime lentement, on entend au stéthoscope un premier bruit qui correspond au retour du sang dans les vaisseaux sanguins donnant à l'oreille. Il faut simultanément lire l'oscillation sur le cadran car elle indique la tension maximale dans les artères quand le cœur se contracte. C'est la systole cardiaque. Au fur et à mesure de la décompression, le bruit de «pompe» s'atténue, et le dernier son à être perçu, celui qui précède le silence définitif, représente la tension minimale, ou diastole, soit le repos de l'artère entre les contractions cardiaques.

Des variantes considérées comme étant normales

Il n'existe pas de chiffres normaux de la pression artérielle, mais règle générale, une pression systolique de 120 sur une pression diastolique de 80 sont reconnues comme étant les valeurs moyennes.

Bien qu'une importante étude, «The Hypertension and Followup Program of the National Institute of Health» concluait que quiconque avait une diastole supérieure à 90 devait être traité, la majorité des médecins ne posent le diagnostic d'hypertension que lorsque les chiffres atteignent 150 sur 100. Une différence de 10 points peut paraître anodine, mais «l'étiquette» d'hypertendus implique des conséquences sérieuses. Pour un, les primes d'assurances montent. Et de plus, une fois le

traitement commencé, plus question de retour en arrière, les médicaments restent pour la vie. Étant donné les effets secondaires de la médication, plusieurs médecins s'abstiennent de prescrire aux patients avec une minimale de 90, à moins d'antécédents familiaux graves ou en présence d'une affection rénale. Autre point de repère pour la majorité des médecins: lorsque la maximale dépasse 100 plus l'âge du sujet, ils recommandent généralement une ordonnance.

La basse pression: une asthénie pas très grave

Mais les autres, ceux dont on parle moins fréquemment, ceux qui souffrent de basse pression? Les extraits de foie de veau et les injections de vitamine B12 se révèlent-ils des remèdes efficaces contre la faiblesse, la fatigue générale et les étourdissements qui les assaillent, ou ne sont-ils, tout au plus, que des légitimes pour l'esprit? Décrits dans les livres de médecine



Dr Gifford Jones

decine comme des patients sujets aux évanouissements, aux maux de tête et fatigués à la journée longue, «les individus en état de moindre pression du sang dans le système artériel ont tendance à vouloir gagner leur lit tôt le soir et sont difficiles à lever le matin».

Meakins, dans «The practice of Medicine» nie que l'hypotension soit une maladie à proprement parler. Il conseille néanmoins le sport au grand air, des hormones cortico-adrénales et de se divertir le plus possible. Un autre auteur suggère pour sa part l'exercice, le repos, les bains froids, la benzédrine et des extraits de glande pituitaire! Pour tous les goûts, quoi!

Aujourd'hui, presque tous les médecins s'accordent pour dire que l'hypotension n'est pas une maladie, voire même que c'est la pression par excellence. D'aucuns n'acceptent pas cette vérité. En Californie, une étude a démontré que sur un échantillonnage de

SE SOIGNER

1019 personnes choisies au hasard dans un centre commercial, 27 p. cent d'entre elles, en majorité des femmes ayant moins de dix ans de scolarité, ont avoué être au courant de leur basse pression; plus du tiers avait même déjà reçu des médicaments à cet effet!

Quant aux chercheurs d'une autre équipe, ils en sont arrivés à la conclusion que l'hypotension inquiète autant les gens que l'hypertension!

Avec l'espoir d'un effet placebo, ou motivés par l'appât du gain — le patient doit revenir au bureau — ou plus simplement parce qu'ils le croient nécessaire, certains médecins continuent à traiter les symptômes de l'hypotension. À mon avis, que ceux dont la nature a doté d'une basse pression, ou qui la maintiennent par un mode de vie sain, se considèrent comme extrêmement chanceux, et cessent de gaspiller inutilement leur argent sur des médicaments. □



Claire Dutrisac

Dans le milieu des Affaires sociales, on se gargarise beaucoup, ces temps-ci, des mots «maintien à domicile». Mais à quoi rime cet objectif sans un transport adapté aux besoins des personnes âgées, incapables d'utiliser le métro ou de s'offrir un taxi?

Un mémoire, rédigé par un comité ad hoc formé de cinq CLSC (centres locaux de services communautaires), de quatre organismes (le Centre de Bénévolat, la Société canadienne de cancer et deux sections de l'AQDR, c'est-à-dire l'Association québécoise pour la défense des droits des retraités et préretraités, section Longueuil et Saint-Hubert) décrit la situation sur la Rive-Sud de Montréal. Il est facile d'imaginer ce qui se passe ailleurs. Ce document a été remis en avril dernier au ministre des Transports, M. Michel Clair. Mais rien n'a bougé.

À compter du mois de septembre prochain, le Centre de Bénévolat cessera d'assumer le transport à long terme, celui qui réclame les malades qui ont besoin de traitements réguliers, comme la chimiothérapie, la radiothérapie, l'hémodialyse, la physiothérapie, etc. Le centre se limitera à du dépannage occasionnel.

À l'heure actuelle, la Commis-

VIEILLIR

sion de transport de la Rive-Sud de Montréal (CTRSM) offre du transport adapté aux personnes handicapées seulement au sens étroit du terme, comme des personnes en chaises roulantes, etc. Mais, souligne le mémoire du comité, de nombreuses personnes âgées, entre autres, celles qui souffrent de problèmes cardiaques, pulmonaires et qui sont incapables de prendre le transport en commun régulier, n'ont pas droit au transport «adapté» de la CTRSM. Elles s'adressent donc au Centre de bénévolat qui, lui, n'a ni les ressources humaines, ni les ressources matérielles pour donner un service régulier et fiable. Après avoir analysé la situation, en tenant compte du vieillissement de la population, le Comité conclut que le gouvernement doit prendre sans plus tarder ses responsabilités et offrir des services de transport «adapté» à toutes les personnes qui en ont besoin.

Un exemple

Quand une personne doit suivre des traitements à l'hôpital, tous les jours, durant sept semaines, le transport devient alors un gros problème. «Pour nous, témoigne une personne du Troisième Âge, le transport avec le Centre de Bénévolat, ça entraîne un manque de sécurité. On n'a pas toujours le

même chauffeur. On est dans l'incertitude de savoir s'il va venir ou non (...) Deux ou trois fois, j'ai dû payer 18\$ pour un taxi afin de me rendre à l'hôpital». Au prix de quels sacrifices? En rognant sur son alimentation ou sur ses médicaments?

Car si l'on peut dispenser certains soins à domicile, il est souvent impossible d'y transporter l'équipement requis! Pour l'année 1986, les 3 612 demandes de transport prévues dépassent manifestement les possibilités du Centre de bénévolat. Environ 75 p. cent des demandes exprimées sont rattachées à des raisons médicales et para-médicales. Pour sa première année de fonctionnement, le comité d'admission de la CTRSM a refusé 206 demandes dont la moitié (100/206) touchant des personnes âgées de 65 ans et plus, qui souffraient de perte d'équilibre, de jambes faibles, de mouvements lents, de maladies respiratoires, maladies de cœur, d'hypertension, etc. Le critère «perte d'autonomie» irréversible et graduelle n'est jamais retenu. C'est pourtant ces gens-là qui doivent se rendre régulièrement chez le médecin ou à l'hôpital.

L'aide sociale

Les bénéficiaires de l'aide sociale qui sont incapables, pour des raisons médicales, d'utiliser le

transport en commun, peuvent prendre un taxi et se faire rembourser. Ce système comporte deux inconvénients majeurs: a) les remboursements sont assurés seulement dans les cas de visites médicales et avec un certificat du médecin traitant attestant la nécessité du transport; b) dans tous les cas, les assistés sociaux doivent avancer le coût du taxi et sont remboursés le mois suivant! Inutile d'explicitier davantage...

Enfermées chez elles

Il n'y a pas si longtemps, on clament que les personnes âgées allant en établissement s'enfermaient dans un ghetto. On a changé son fusil d'épaule pour des raisons pécuniaires et humaines, on favorise le maintien à domicile. Mais que devient le principe du maintien à domicile sans un transport «adapté» comme composante majeure? demande le comité. Et il ajoute, avec raison: «Peut-on prôner le droit à des services de santé adéquats sans tenir compte de l'accessibilité des services?»

En plus, souligne le mémoire, il y a les petites courses, le marché, la banque, et toutes les autres sorties essentielles pour prévenir la détérioration de la vie sociale. Comme mon amie Rosie me le faisait remarquer: «On ferme les portes des hôpitaux, des centres hospitaliers de soins prolongés et des

centres d'accueil et on enferme les personnes âgées chez elles, seules entre quatre murs. Puis, on crie bien haut que le Troisième Âge est une priorité pour le gouvernement et que l'on veut humaniser les soins...»

Incapable de soutenir le rythme de la demande de transport «adapté», le Centre de bénévolat de la Rive-Sud a envoyé un ultimatum au ministre Michel Clair à qui il reste quatre mois et demi pour agir.

Le comité demande au législateur une définition plus précise de la personne handicapée. Et que les autorités en cause affectent les ressources humaines et financières à la réalisation d'un principe: que toutes les personnes non autonomes et incapables de s'offrir le luxe d'un taxi, soient admises dans les services de transport adapté aux handicapés. Le Comité réclame aussi «que des mécanismes soient mis sur pied pour que les personnes directement touchées par ces problèmes participent aux prises de décisions qui les concernent.» Malades et médecins devraient avoir voix au chapitre.

À bien y réfléchir, c'est le système même du maintien à domicile qui est en cause. Car on préférera toujours être soigné dans un établissement que de crever seul, doucement, entre quatre murs, dans sa maison, dans sa prison.

PHOTOGRAPHER



Antoine Désilets



«Faut toujours croire son médecin!»

Il ne faut jamais dire «jamais». Je me morfonds depuis toujours à le répéter à mes collègues, amis, auditeurs et lecteurs, je suis même allé le dire en Afrique: une bonne photo doit se défendre par elle-même. Je considère qu'en principe il est superflu d'ajouter quelque commentaire que ce soit à une photo à part le nom des personnes qui y figurent et celui du lieu où elle a été prise. L'essentiel de ce qu'il faut pour la situer, quoi! Mais rien de plus. Autrement, faisons une description, pas une photo!

Ceux et celles qui me lisent dans le magazine Forêt-Conservation en savent quelque chose: jamais je n'explique mes photos. Tout au plus sont-elles reliées à un thème que je traite par écrit. Mais voilà: les directeurs de PLUS sont d'un autre avis. Il m'ont dit: «Antoine, tu vas dire au monde ce qui s'est passé, ce qui a «cliqué» quand tu as fait telle ou telle photo. Autrement dit, explique-toi!»

Belle affaire! Surtout pour moi qui, comme Willie Lamothe, pense qu'il vaut mieux mourir incompris que de passer sa vie à s'expli-

quer! Malgré tout, en tant que communicateur, je dois avouer que leur point de vue est défendable. Alors donc, allons-y, pédagoguons...

Le médecin que voilà, type fort convainquant, avait dû subir mon mitraillage pendant deux heures tandis qu'il expliquait quelque chose de très médical à une journaliste. À un certain moment, la gravité de ses propos me fit déposer pour un temps mon appareil photo. C'est alors que je vis sur le coin de sa table un cendrier dont le couvercle était constitué par une main

de squelette; pour déposer ses cendres, il fallait relever la main en question, qui pouvait demeurer à la verticale.

L'effet dissuasif de l'objet n'est cependant pas venu à bout de mon envie de fumer et je me décidai à manoeuvrer le... dispositif! Ce qui, accessoirement, me donna une idée: celle de l'utiliser comme avant-plan, en attendant pour prendre la photo que le docteur fasse un geste qui mette sa main dans une position à peu près similaire à celle de son cendrier.

Aussi discrètement que possible, je repris mon Nikon et, à travers l'objectif normal, j'exposai mon film Kodak Tri-X poussé à 800 ASA pendant 1/125 de seconde à f/4. Avec un peu de patience et la collaboration inconsciente de mon savant orateur, j'ai obtenu ce que vous voyez sur cette page.

Voilà, vous savez tout! J'espère que je ne vous ai pas trop déçus! Mais que voulez-vous, l'histoire d'une photo, c'est parfois très simple... □

POUR ÉCOUTER

Philip Glass: Glasswork
CBS FM 37265
Philip Glass:
The Photographer
CBS FM 37849

New York, scène furtive. Un taxi jaune. Il est 4 heures du matin. Dans SoHo, rangé. Le chauffeur arrête le gobe-sous. L'oeil dérive vers le permis de conduire. Une figure ronde s'anime, rendue à la vie par le bout incandescent d'une cigarette. Sur le rectangle de vinyle transparent, un nom: Philip Glass. Il se tourne et prend l'argent du client. La portière claque. Le moteur ronfle. La vigile continue. Actes répétitifs joués à l'en-nui. Le tapage d'un piston rebelle. Les klaxons dans le lointain.

6 heures. La ville blême palpite. Un autre jour commence. Usines ronronnantes. Chaines de montage cliquetantes. Caisses enregistreuseuses trépidentes. Des fantasmes, tout ça! Mais l'image de Charlie Chaplin dans «Les temps modernes» me hante: boulot, boulons, à l'infini les mêmes gestes. Tenir la cadence. Garder le rythme. Coûte que coûte, mais toujours au plus bas prix. Une civilisation folle, opiniâtre, ne se reconnaissant qu'à travers la transformation systématique de la matière.

De cet univers ne pouvait sortir qu'une musique du même type: une musique urbaine, régulière,



géométrique, égale. Et qui mieux pour la faire, cette musique répétitive, la jouer contre le système, que Philip Glass, le chauffeur de taxi de SoHo.

Le morceau commence. 3 ou 4 notes pigées dans un matériel mélodique simple, gammes ou arpèges. Ces notes, toutes de même durée, sont organisées en une petite cellule ponctuée de courts intervalles, eux-mêmes égaux en longueur. Pendant quelques mesures, ce motif revient, pareil à lui-même. Régulier comme une horloge. Puis une autre petite cellule constituée de la même manière se superpose à la première. Et une troisième entre alors dans la ronde. Et une quatrième arrive qui chasse la première et qui attend à son tour d'être mise hors circuit. Et le manège tourne en un tourbil-

lon sans fin: tout se ressemble et pourtant rien n'est semblable. Seule la durée des notes et des silences ne varie pas, alors que les lignes mélodiques permutent sans discontinuer.

Cette musique n'est jamais monotone. Passés les premiers moments de surprise, l'oreille doit s'habituer, on se laisse prendre au jeu. Quelles seront les premières notes à échapper à la folie centrifugeuse du manège et par quelles autres seront-elles remplacées? Mais déjà l'intérêt se fixe ailleurs. Il se dégage de ce mouvement une force lyrique inattendue. Les sonorités sont chaudes et vibrantes, arrachées tantôt au piano et au violon, tantôt aux synthétiseurs. Alors ce n'est plus le conglomerat des notes et des silences qui retient l'attention, mais plutôt la force de l'ensemble, de cette merveilleuse machine sonore qui roule à une vitesse prodigieuse, qui nous happe dans sa vertigineuse giration.

Je me replie. La musique folle, comme prise dans un blender tourmenté, m'agrippe, me contraint, me comprime. Et tout à coup, je suis en son centre. Tout près de moi, près de ma respiration régulière, des battements réguliers de mon coeur. Jamais je ne pense à ces choses en écoutant de la mu-

sique, à ces choses automatiques, prises pour acquises, à tout jamais fixées, logiques. Comme une chaîne de montage. Cette fois, si.

Les mélodies modernes de Glass me plongent dans une transe profonde. À leurs modulations incantatoires, j'oppose une méditation transcendante. Jamais je ne me suis senti si près de l'univers, de sa rigueur mathématique, de sa puissance mécanique, de sa pulsion vitale.

Cette musique, est-il besoin de le dire, me touche profondément. Je peux passer des heures à écouter «Glassworks» ou «The Photographer». Et jamais je ne m'ennuie. S'ennuie-t-on lorsqu'on se regarde dans un miroir? Telles sont les réflexions qui me viennent en tête lorsque tournent sur ma platine les disques de Philip Glass.

Certains appellent cette musique, précairement située entre le classique moderne et le pop, minimaliste; d'autres encore répétitive. Mais peu importe les termes. L'essentiel, c'est qu'elle agit, me pétrit, me renvoie à moi-même, me donne ces instants de réflexion où, tel Narcisse, je peux me voir en face, instants privilégiés parce que

trop rares. Et, ironie du sort, ces instants me sont offerts par cette civilisation même qui, à mettre trop l'accent sur le travail, laisse peu de place à la rêverie.

Il faut écouter cette musique, ces bijoux d'inanité sonore, comme l'on regarde une eau calme et qu'un caillou frondeur la fragmente, par son plongeon, en ondes concentriques. Avec fascination. D'ailleurs elle a déjà influencé, pour les mêmes raisons, des musiciens comme Bowie, Eno et des groupes comme Tangerine Dream et Kraftwerk. C'est comme un retour aux sources.

Sous peu, une version abrégée de «Einstein On The Beach», ballet de 5 heures conçu par Robert Wilson sur une musique de Glass, devrait être disponible en magasin. Mais les fanatiques de Philip Glass attendent avec bien plus d'impatience encore le Carmina Burana de Carl Orff sur lequel il travaille en ce moment en compagnie de Ray Manzarek des défunts Doors.

P.S. Philip Glass travaille réellement comme chauffeur de taxi à New York. Pour vivre...

Festival du micro-ordinateur

Dans le cadre du 2e Salon des Sciences et de la Technologie qui se tiendra à Place Bonaventure du 13 au 22 mai, aura lieu le 1er Festival de jeux stratégiques sur micro-ordinateurs. Diverses activités sont prévues à cette manifestation organisée par Cervo 2000. Il y aura en particulier un championnat toutes catégories de micro-ordinateurs du 20 au 22 mai. Les participants à cette compétition recevront un laissez-passer de 3 jours pour le Salon d'une valeur de 13,50\$. Les amateurs pourront aussi assister à un «championnat mondial» de micro-ordinateurs avec la participation de toutes les grandes marques, au dévoilement du nouvel as des jeux d'Échecs électroniques (le 15 mai à 14h00), de même qu'à des séminaires quotidiens d'information sur les jeux d'Échecs électroniques. Information: 276-8615

Par correspondance

Le cercle «Les Correspondances du Roi», qui s'occupe de la

promotion des Échecs par correspondance au Québec, annonce la tenue de son «Championnat ouvert du Québec par correspondance». Basée sur un nombre d'inscriptions minimal, une bourse de 750\$ sera distribuée en prix. La date limite d'inscription est le 15 juin et le tournoi débute le 1er juillet 83. Tous disputent au moins deux rondes de jeu (6 parties par ronde). Inscriptions: 20\$ à: «Les Correspondances du Roi», a/s de M. Yves Farley, C.P. 494, Station R, Montréal, H2S 3M3. Information: 271-7025.

En remarquant que M. Farley prend la succession de M. J.Y. Leduc à titre de propriétaire-directeur du cercle, il faut souligner le bon travail de M. Leduc à titre de fondateur de ce cercle. En créant un tel organisme, il a rendu un fier service aux amateurs de cette forme de jeu.

Avec son membership qui varie entre 150 et 200, les «Correspondances du Roi» est un organisme établi et indispensable à la promo-

tion du jeu d'Échecs au Québec. Nos meilleurs vœux de succès au successeur de M. Leduc.

Tournoi Rive-sud

Système suisse de quatre rondes les 28 et 29 mai à la «Maison de l'Éducation des Adultes», 023 Chemin Chambly (coin St-Charles), Longueuil (autobus CTRS 8, 28 ou 88/ CTCUM 74). Deux sections: A ouverte à tous, B moins de 1600. Les inscriptions (A 24\$, B 19\$, 4\$ de rabais pour moins de 18 ans) sont acceptées au Club d'Échecs de Longueuil, à la LEM, au Spécialiste des Échecs, de même que par la poste (au plus tard le 21 mai) à: L.E.R.S. a/s de Raymond Desjardins, 385 Desjardins, Longueuil, P.Q. J4L 2T3. Information: 679-3695.

2e qualification

Paul Saint-Amant, de Québec, est le vainqueur du 2e tournoi de qualification tenu en fin de semaine dernière au Spécialiste des Échecs. Daniel Rousseau, Guy Roy, Jacques Marchand, Paul Dorion et Saint-Amant ont tous termi-

ÉCHEC ET MAT



Jean Hébert

né avec 4-1, mais ce dernier l'a emporté au bris d'égalité. Pour une 2e année de suite, Paul se qualifie pour le championnat fermé du Québec tandis que les autres sont éligibles à la section «Expert». Trente joueurs ont participé à ce tournoi.

John Nunn- Yasser Seirawan

Lugano 1983
Défense Caro-Kann
Après un désastreux résultat au tournoi de Linares, le jeune Améri-

cain Seirawan a rebondi en remportant le tournoi ouvert de Lugano avec 7½-1½, devant une brochette de 13 GM et de 34 (!) MI. Sa partie contre le meilleur joueur britannique fut sans doute la plus spectaculaire du tournoi.

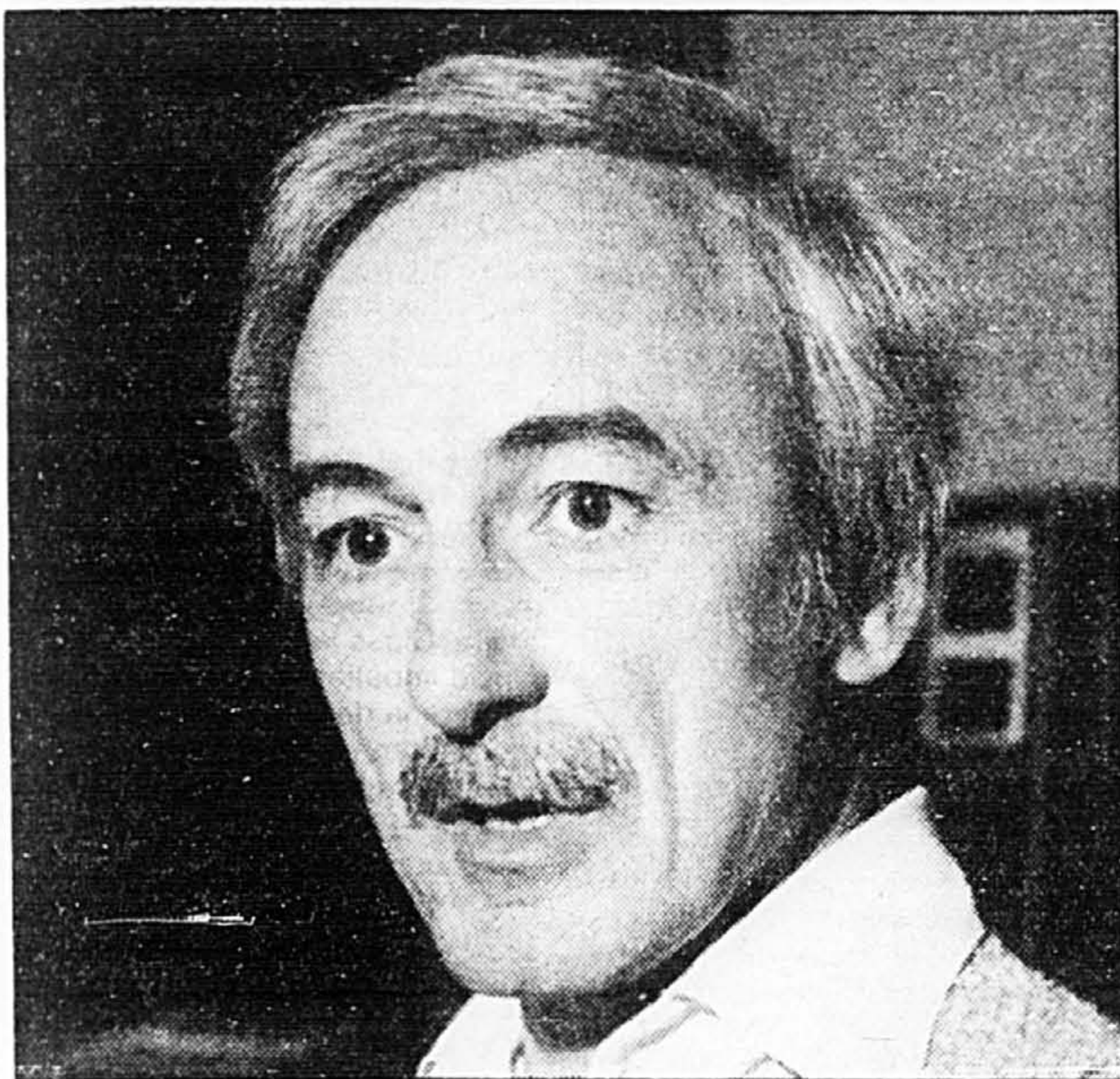
1—e4	c6	21—Rb1	Ca5!
2—d4	d5	22—Fd3	Cc4
3—e5	Ff5	23—Fxc4	Dxc4
4—Cc3	e6	24—Th2	Cd5
5—g4	Fg6	25—Cxd5	Txd5
6—Cge2	c5	26—e6	b3!
7—h4	h6	27—axb3	Da6
8—Fe3	Db6	28—Ff4	Rc8
9—h5	Fh7	29—Rxb2	Da3
10—Dd2	Cc6	30—Rc3	Da5
11—0-0-0	c4	31—Rb2	Da3
12—f4	Da5	32—Rc3	Fb4
13—f5	b5	33—Rc4	Fe7!
14—Cxd5!	b4	34—Rc3	Da5
15—Cc7!	Dxc7	35—Rb2	Fa3
16—Cf4	c3!	36—Rb1	Dc3
17—Dg2	Cge7	37—Fc1	Fxc1
18—Fc4	0-0-0	38—Rxc1	Da1
19—fxe6?!	Rb8	39—Rd2	Dd4
20—exf7	cxh2		0-1

Deschamps aimerait ne plus faire rire

DE 5 À 7



André Robert



Heureusement qu'Yvon Deschamps ne joue pas à la scène dans trois ou quatre pièces de théâtre comme nombre d'autres comédiens: il faudrait le ramasser à la petite cuillère. Même si, avant la première de «Tapage nocturne» au Théâtre du Nouveau Monde, il affirmait à la ronde que son rôle ne l'énervait pas plus qu'un de ses monologues, le fait est qu'il a maigri d'une quinzaine de livres en l'espace de deux mois. Et comme il soutient qu'il est en excellente santé, il ne fait plus de doute que c'est la tension de cette performance qui l'a fait fondre à vue d'oeil.

Il n'y avait qu'à l'observer dans sa loge après l'une des premières représentations, alors que ses muscles se détendaient suite aux deux heures et demie qu'il venait

de passer en scène dans une situation inusitée pour lui: il ne pouvait empêcher une de ses jambes croisées de s'agiter à un rythme frénétique.

On peut croire que le calme lui est revenu (en autant que c'est possible chez ce gigoteux perpétuel) maintenant qu'il s'est assuré d'un nouveau triomphe personnel auprès du public, même si cette pièce de Charles Dyer n'est pas, telle qu'adaptée par Jean-Louis Roux, un véhicule qui lui permet de s'exprimer autrement qu'il le fait depuis une dizaine d'années. Il y a vraiment trop d'affinités entre ce puceau de 45 ans et les niais qu'il affectionne dans ses monologues. Yvon me confiait d'ailleurs qu'il a souvent de la difficulté, dans «Tapage nocturne», à se retenir d'éclater de rire de ses blagues comme il ne se gêne pas

de le faire quand il est seul face à son public.

On sent donc qu'Yvon est conscient de n'avoir pas encore prouvé toutes les dimensions de son talent. Et c'est pourquoi il souhaite ardemment quelque chose de plus substantiel à se mettre sous la dent:

«Si jamais on me demande encore, j'aimerais jouer un rôle dramatique même si je sais que j'aurais de la misère les quinze ou vingt premières minutes, parce que veut, veut pas, les gens vont rire en me voyant au début. Mais je voudrais m'imposer de cette façon, prouver enfin que je peux jouer quelque chose de dramatique.»

C'est la grâce que je lui souhaite mais il ferait mieux de s'engraisser auparavant car cette fois-là il risque de maigrir d'une bonne vingtaine de livres.

La belle sérénité de Monique Mercure

Monique Mercure, c'est l'antithèse d'Yvon Deschamps. Je ne l'ai jamais vue qu'avec son beau sourire serein, cet optimisme d'apparence à toute épreuve. On a la jeunesse de ses artères, dit-on: Monique, qui a le port et l'allure d'une femme dans la trentaine épanouie, le prouve allègrement.

Quand, ce printemps, vous la voyiez harceler «Monsieur le ministre» depuis son banc de l'opposition, auriez-vous cru qu'elle travaillait avec une jambe dans le plâtre qu'elle s'était fracturée dans un accident d'automobile? Et que cela ne l'a pas empêchée non plus d'enseigner aux étudiants de première année de l'École nationale de Théâtre.

Comment conserve-t-elle ce bel équilibre? L'un de ses secrets, c'est de refuser presque tout travail pendant l'été même si elle préfère demeurer presque toujours active. Elle ne s'est aventurée qu'une seule fois à jouer dans un théâtre d'été et s'est promis de ne plus jamais recommencer.

«C'est mon secret. L'été, je fais du jardinage, de la natation. C'est ce qui me redonne mon calme et un certain recul vis-à-vis mon métier.»

Cet été, donc, elle demeurera inactive pendant trois mois sauf pour une incursion de deux semaines à Winnipeg où elle ira tourner dans un film en anglais inspiré d'une nouvelle de Gabrielle Roy.

Cette femme «douce et tranquille» comme elle se définit est surprise qu'on lui fasse presque toujours jouer des personnages très forts, comme cette «Mère courage» de Brecht qu'elle interprétera à la Nouvelle Compagnie Théâtrale en début de l'année prochaine et qui l'habite déjà. Chaque jour, elle lit quelques pages de la pièce afin de s'en imprégner. Il ne fait pas de doute que la préoccupation de ce rôle se fera de plus en plus intense au fil des mois, car Monique est très consciente que tous ceux qui ont vu Denyse Pelletier dans cette oeuvre il y a plus de quinze ans «l'attendent au détour» et feront d'inévitables comparaisons. Elle avoue que c'est énorme comme défi à relever, mais ajoute que chaque comédienne, dans son interprétation, peut y apporter de son intelligence et de sa compréhension.

Monique Mercure conserve donc toute sa sérénité. Heureuse, Monique Mercure?



«Oui, très heureuse et tranquille... de bonne humeur!»

J'ai ouï dire que...

• L'excellent acteur américain Robert Duvall, détenteur d'un Oscar pour son rôle dans «Apocalypse Now», pourrait venir jouer à Montréal car une maison de production locale est impliquée dans le tournage d'un film sur l'enlèvement du général Dozier en Italie et la façon dont on eut recours à la

Mafia pour découvrir le repaire de ses détenteurs. Et Duvall a été approché pour le rôle-titre de ce film qui se tournera à Montréal (pourquoi?) et en Italie.

• La rue Bishop qui cherche à détrôner la rue Crescent auprès des noctambules, hérite de l'une des plus grandes buvettes du secteur. Le Woodie's Pub, avec ses 385 places, pourra accueillir autant de dragueurs que Thursday's.

• Le Chat Gris, qui est la boîte à chansons du Théâtre de Marjolaine, présentera un éventail d'artistes bien divers tout au long de l'été: le marionnettiste Benoit Tremblay, les folkloristes Yves Cloutier et Wylvie Letarte, l'accordeoniste-chanteur Bernard Simon et son répertoire de Brel, Jean-Marie Moncelet avec «Paris-Pègre», et l'auteur-compositeur Jean Custeau.

• Léonidas Dufresne qui fonda La Sapinière à Val-David, et qui est le père de Jean-Louis, habite maintenant Sainte-Agathe. Il vient de passer le cap des 100 ans mais il aime venir régulièrement goûter la célèbre cuisine de son hôtel qu'il arrose généreusement d'une des 20000 bouteilles de sa cave exceptionnelle qui offre une col-

lection spéciale des bordeaux de 1916 à 1957 et quelques bourgognes prestigieuses tels le Vosne Romanée Richebourg.

• Je me demande si je ne porte pas la guigne aux maisons dont je parle. L'an dernier, je venais à peine de souligner que le Manoir des Érables, à Montmagny, venait d'être accepté dans la prestigieuse chaîne internationale des Relais et Châteaux, qu'un incendie dévastait cette maison historique vieille de deux siècles. Il y a trois semaines, je retraçais la carrière du libraire Pierre Roger Nadeau et aussitôt après le feu rasait son «Palais du Livre». Quand je vous mentionnerai à l'avenir... vérifiez vos extincteurs!

• Parlant du Manoir des Érables, il devrait rouvrir pour cet été, son chef-propriétaire Renaud Cyr et son épouse Lorraine ayant décidé, le lendemain même du sinistre, de reconstruire l'auberge selon le modèle original. Il faut souligner le bel appui solidaire qu'ont contribué leurs concitoyens de Montmagny qui ont apporté bénévolement deux mille heures de travail pour le nettoyage après le feu et l'installation d'un toit temporaire sous forme de tente. Une contribution que l'on estime à 25000\$.

NOS AMIES LES BÊTES

Des chiens pour voir et espérer...



Dr Louise Laliberté

Les rues avoisinantes de l'Institut Nazareth Louis Braille qui est l'un des centres de réinsertion sociale pour non-voyants les plus importants au pays a été le théâtre au cours du mois d'avril dernier de scènes à la fois émouvantes et remplies d'espoir. L'Institut était alors l'hôte de cinq handicapés visuels et de leur cinq chiens-guides que venait de leur remettre la FONDATION MIRA. Grâce à cette fondation, un organisme à but non-lucratif mis sur pied en 1981 par une poignée d'intéressés, les aveugles francophones peuvent maintenant envisager la possibilité d'obtenir un chien-guide, davantage adapté à leurs besoins et totalement formé en français.

Après des mois d'entraînement minutieux, ces chiens, prêts à assumer leurs responsabilités de guide, sont «pairés» à des handicapés visuels qui ont eux aussi assisté à des nombreuses classes préparatoires. L'entraînement final du chien se fait en compagnie du non-voyant et pendant quatre semaines, les deux partenaires vivent ensemble dans les locaux de l'Institut 24 heures sur 24, apprenant à se connaître et à travailler ensemble. Il y avait là Clermont Bilodeau, 31 ans, marié et père d'un enfant de 5 ans, ex-agent douanier et son chien «Nordique» dont l'entraînement avait été rendu possible grâce à une campagne de fond mise de l'avant par l'équipe de Hockey de Québec. Il y avait aussi Normand Corneau, 28 ans qui en même temps qu'il recevait «CHAPLEAU» retrouvait l'espoir de terminer ses études secondaires André Jobin recouvrait aussi un peu ses yeux grâce à Boxie, une pétillante chienne de race Labrador, qui allait aussi permettre à son co-équipier de poursuivre ses études en vue d'une éventuelle carrière en informatique. Puis Fernand Nadeau, 44 ans, marié, père de deux adolescents et pour qui, la présence d'un chien à ses côtés n'était pas une première. Trois autres chiens avaient déjà vécu avec lui mais à chaque fois l'expérience allait mal finir. Son premier chien obtenu des États-Unis devint agressif après 5 ans de loyaux services, puis Tanga, originaire d'une autre école américaine avait dû être éliminée à cause de problèmes de propreté et de nervosité. Finalement, un autre chien formé à Detroit l'avait «complètement décou-



Après des mois d'entraînement minutieux, le chien est prêt.

rage»: il était incapable de deceler pour son maître les obstacles et Fernand avait décidé d'abandonner l'idée d'autonomie. Mais l'espoir est maintenant revenu: «Moses» ce chien de près de 80 livres et avec qui il a vécu pendant quatre semaines semble être tout simplement «PARFAIT». Docile et calme, il guide son maître avec intelligence et discernement.

Rachel et «Léa»: le coup de foudre

Pour Rachel Décary, au début de la cinquantaine, ce n'était pas pour elle non plus, une première expérience: deux chiens-guides avaient partagé sept de ses 17 années de cécité. Malheureusement c'est la maladie qui allait faire mourir ses yeux deux fois de plus: une dysplasie de la hanche chez le premier et une parvovirose fatale chez le second. Mais Rachel tout en caressant affectueusement «sa» Léa, une chienne noire d'une cinquantaine de livres est tout sourire «Léa et moi, c'a été le coup de foudre» avoue-t-elle avant d'énumérer toute ses qualités. Selon Rachel qui a déjà assisté à des cours de «pairage» aux États-Unis, l'entraînement dispensé par la Fondation MIRA est plus stricte, plus précise et aussi beaucoup

plus fatigant mais déjà, elle sait que l'autonomie que lui apportera Léa sera d'autant plus grande.

Un spectacle émouvant

On ne peut faire autrement que d'être ému en observant ces équipes «travailler». «Dehors» commande Clermont et le chien de quitter le troisième plancher de l'Institut et de diriger l'équipe à travers escaliers et corridors vers la porte de sortie. Et, la petite randonnée terminée, dès le commandement «Intérieur» prononcé, le chien ramènera son maître directement vers la porte d'entrée. Rencontre-t-il un obstacle, telle une voiture garée devant la porte? Nordique ralentira sa course et s'arrêtera pour permettre à Clermont de juger de son importance. Puis Nordique le contournera d'un pas assuré et selon les ordres de Clermont.

«Ces chiens sont merveilleux» dis-je à l'entraîneur en chef de MIRA Eric St-Pierre, qui rétorque: «Oui, nos chiens sont bien formés, mais c'est l'handicapé qu'il faut admirer encore davantage». Éleveur et entraîneur de chiens depuis sa tendre enfance, impliqué dans le dressage de chiens d'utilité de garde etc., les chiens n'ont plus de secrets pour lui mais enco-

re fallait-il qu'il connaisse aussi ceux à qui les chiens-guides étaient destinés.

À cette fin, il aura assisté pendant une année à tous les cours offerts par l'Institut. Puis en 1981, appuyé par divers organismes et entreprises privées, il s'installait à Sainte Madeleine et commençait l'entraînement de son premier chien-guide. Il s'implique à tel point dans cette formation qu'il va jusqu'à se bander les yeux pendant des dizaines d'heures d'entraînement afin de faire connaître au chien la démarche incertaine de l'aveugle.

Treize chiens-guides québécois déjà au travail

Il existerait présentement au Québec 108 chiens-guides et treize d'entre-eux ont été formés chez nous. Ces chiens sont définitivement un besoin et Eric espère pouvoir d'ici peu en produire 24 par an... «à condition que les fonds arrivent». Il en coûte environ 10 000.00 \$ pour entraîner un chien, frais qui englobent les soins, l'entretien, les séances d'entraînement et les nombreux rejets de bêtes qui ne se révèlent pas à la hauteur. On ne joue pas avec la sécurité du non-voyant: un

chien, par exemple qui n'arrive pas à comprendre qu'en compagnie de son maître, son gabarit devient tout autre est automatiquement éliminé, l'autre qui ne peut résister à la tentation de poursuivre une balle qui roule ou un chat qui s'enfuit l'est aussi. Certains chiens n'arrivent pas à s'habituer à la voiture ou aux transports en commun, c'est encore là une cause de rejet. La fondation n'élève pas de chiens et la plupart des races, même batardes, peuvent devenir chien-guide. Ces chiens proviennent de dons. Ainsi, Eric reçoit des centaines d'appels de gens qui lui offrent leur chien: il ne les acceptera que si l'animal subit avec succès une longue série d'épreuves visant à évaluer son tempérament et ses aptitudes.

Environ 2 p. cent des candidats seront choisis et il est fort probable qu'un seulement des deux, arrivera à la graduation. Au cours de son entraînement en chenil, le chien apprend différents commandements comme «dehors», «intérieur», «coin» (point d'arrivée lors de la traversée de la chaussée), «courbure» (point de départ), «virage» quand il faudra rebrousser chemin et revenir sur ses pas, etc.

Le chien ne prend pas de décision, c'est l'handicapé qui commande. Le travail du chien consiste essentiellement à détecter les obstacles, en avertir son maître et d'attendre les ordres. Lors de notre visite, une barricade avait été installée sur le trottoir; chacun des chiens s'y arrêta mais c'est l'aveugle qui en palpant verra si le détour est requis et de quel côté. Aucun des chiens n'a tenté de passer dessous car dès qu'ils endossent leur harnais, ces chiens savent que leurs dimensions sont désormais celles de l'équipe...

La dévotion du chien envers son maître doit être totale. Personne d'autre ne doit le nourrir, lui donner des commandements, le flatter ou simplement lui parler. «C'est faire preuve de véritable altruisme, remarque Eric, que d'éviter de tenter inutilement le chien-guide. Au restaurant par exemple, jamais ne doit-on lui offrir quoique ce soit.» À l'intention des automobilistes, Eric donne encore le conseil suivant: «L'handicapé ne voit pas les voitures, mais parce que son sens de l'audition est très aiguisé, il arrive à déterminer d'où vient une voiture: il sait quand donner l'ordre au chien de traverser la chaussée. Si la voiture change son cours subitement, freine ou s'arrête, il ne peut plus percevoir où est la voiture. Il faut donc démontrer une prudence certaine mais surtout ne jamais hésiter et conduire franchement.»

Au Québec, quarante noms d'handicapés visuels, aptes à recevoir un chien, parent la liste d'attente de la fondation MIRA dont le financement est essentiellement assuré par les dons des particuliers.

Cette semaine j'aimerais vous présenter une version simplifiée du gâteau breton. Si on vous affirme que ce dernier est originaire de Bretagne, n'en croyez pas un mot. Le gâteau breton a été inventé à Paris et l'on croit que son inventeur voulait rendre hommage aux Bretons ou serait-ce à une Bretonne?

CUISINER

Asperges, spaghetti et gâteau breton



Pol Martin

1. Fondue d'asperges

(pour 4 personnes)

- 4 bottes d'asperges
- 750 mL (3 tasses) d'eau
- 45 mL (3 c. à soupe) de beurre
- 52 mL (3 1/2 c. à soupe) de farine
- 375 mL (1 1/2 tasse) de lait chaud
- 125 mL (1/2 tasse) du jus de cuisson des asperges
- 1 mL (1/4 c. à thé) de muscade
- 2 mL (1/2 c. à thé) de poudre de cari
- 125 mL (1/2 tasse) de fromage gruyère râpé
- quelques gouttes de jus de citron
- sel et poivre blanc

- 1) Laver les asperges et peler les tiges.
- 2) Placer les asperges dans un plat à rôtir, ajouter le jus de citron, le sel et l'eau froide; couvrir avec un linge mouillé et amener à ébullition. Faire cuire de 7 à 8 minutes.*
- 3) *Note: Assurez-vous que le pied de l'asperge est tendre.
- 4) Dès que les asperges sont cuites, les retirer et les mettre de côté.
- 5) À feu moyen, mettre le beurre dans une casserole. Dès que le beurre est fondu, ajouter la farine et faire cuire 2 minutes.
- 6) Ajouter le lait chaud et le jus de cuisson des asperges; mélanger le tout avec un fouet de cuisine. Saler, poivrer et faire cuire à feu doux de 8 à 10 minutes.
- 7) Ajouter les épices et le fromage; faire mijoter de 3 à 4 minutes.
- 8) Verser le tout dans un récipient à fondue.
- 9) Réchauffer les asperges à la vapeur.
- 10) Pour servir: les invités trempent le bout de l'asperge dans le fromage fondu.



2. Spaghetti, sauce aux champignons

(pour 4 personnes)

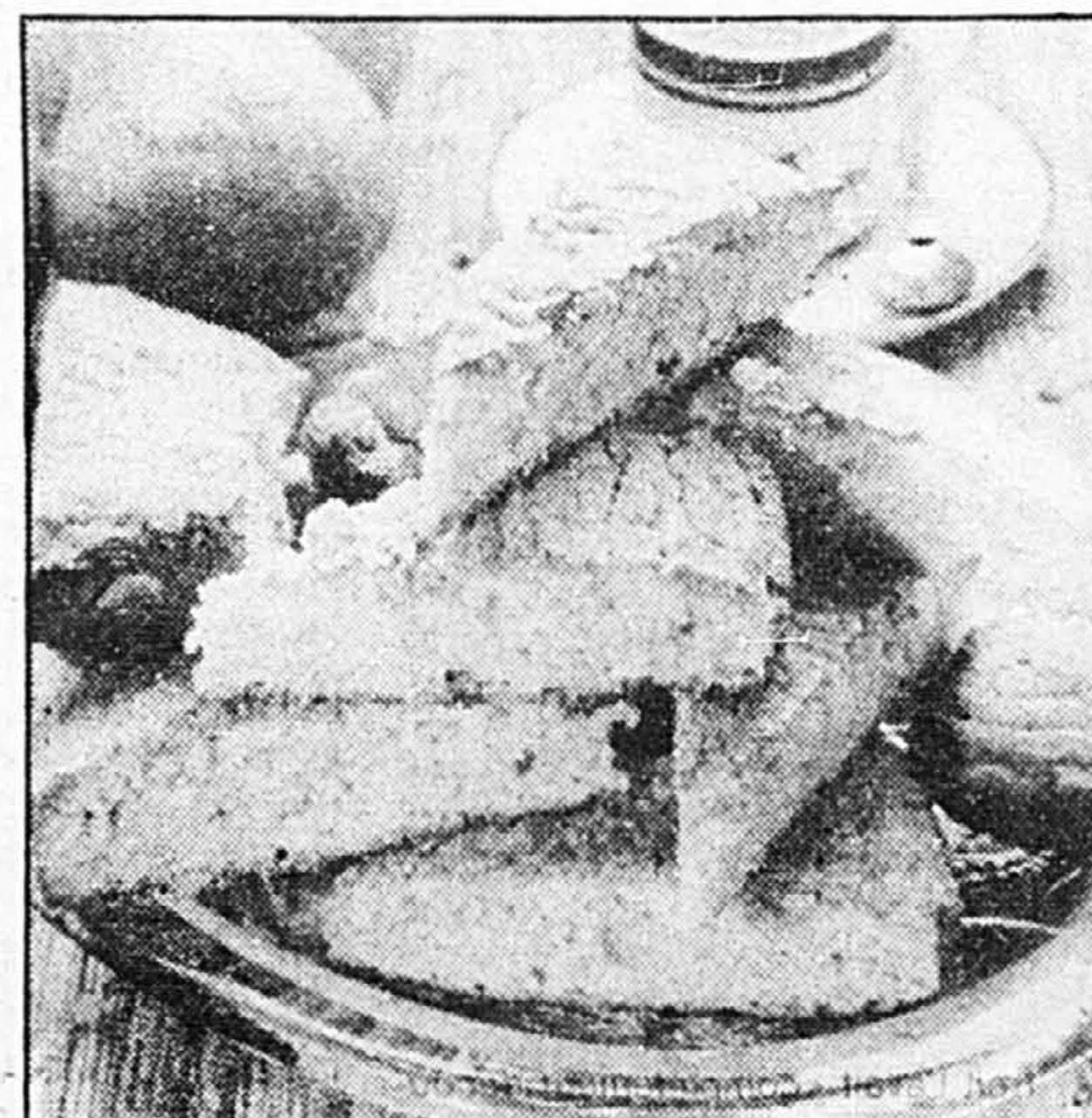
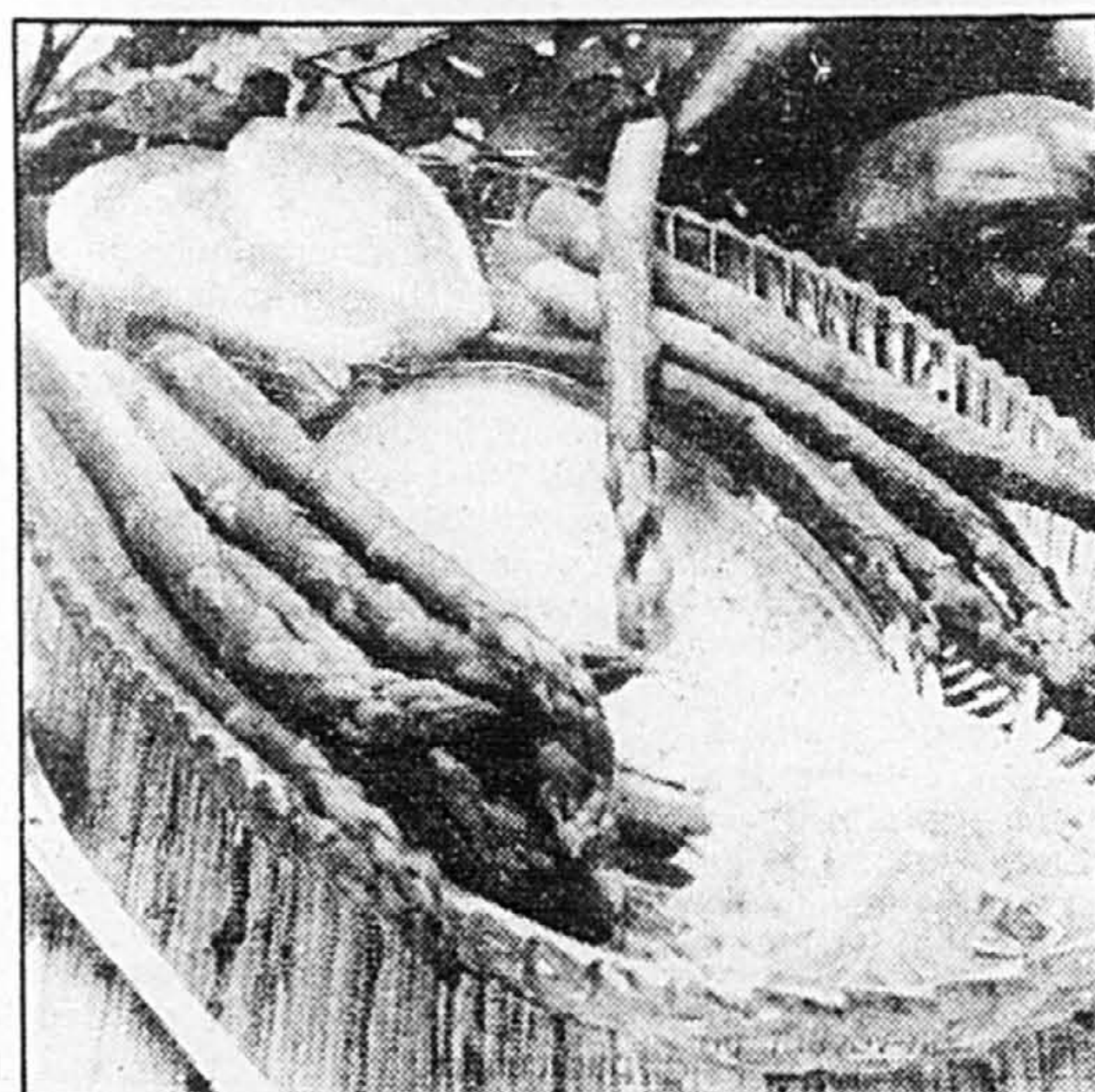
- 1 paquet de spaghetti
- 45 mL (3 c. à soupe) de beurre
- 227 g (1/2 livre) de champignons émincés
- 1 échalote hachée
- 45 mL (3 c. à soupe) de farine
- 1 boîte de tomates 796 mL (28 onces), égouttées et hachées
- 30 mL (2 c. à soupe) de pâte de tomates
- 5 mL (1 c. à thé) de sucre
- 375 mL (1 1/2 tasse) de bouillon de poulet chaud
- 2 mL (1/2 c. à thé) d'origan
- sel et poivre

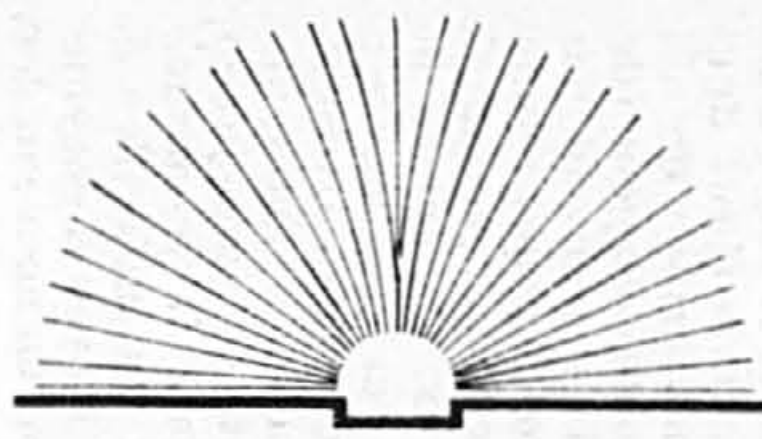
- 1) Faire cuire le spaghetti dans l'eau bouillante salée et huilée pour 10 minutes.
- 2) Faire fondre le beurre dans une casserole à feu moyen. Ajouter les champignons; saler, poivrer et faire cuire de 3 à 4 minutes.
- 3) Ajouter les échalotes et la farine; mélanger et faire cuire de 2 à 3 minutes.
- 4) Ajouter les tomates, la pâte de tomates, le bouillon de poulet et le sucre; remuer le tout.
- 5) Ajouter l'origan et saler, poivrer; faire cuire de 10 à 12 minutes.
- 6) Servir avec le spaghetti et du fromage parmesan râpé.

3. Gâteau breton

(pour 6 personnes)

- 250 mL (1 tasse) de beurre
 - 1 jaune d'oeuf
 - 2 oeufs entiers
 - 30 mL (2 c. à soupe) de Cointreau
 - 425 mL (1 3/4 tasse) de farine à pâtisserie
 - 250 mL (1 tasse) d'amandes en poudre
 - 5 mL (1 c. à thé) de poudre à pâte
 - 175 mL (3/4 tasse) de sucre
- 1) Tamiser la farine et la poudre à pâte dans un bol.
 - 2) Dans un autre bol, défaire le beurre en pommade. Ajouter les oeufs, un à un, tout en mélangeant avec un fouet de cuisine après chaque addition.
 - 3) Ajouter le Cointreau et bien incorporer le tout.
 - 4) Dans le bol contenant la farine tamisée, ajouter les amandes et le sucre; mélanger le tout.
 - 5) Faire un trou au milieu de la farine et ajouter le mélange d'oeufs. Incorporer le mélange à la farine pour obtenir une pâte.
 - 6) Préchauffer le four à 190°C (375°F).
 - 7) Beurrer et fariner un moule à manqué.
 - 8) Verser le mélange de gâteau dans le moule et le faire cuire au centre du four de 30 à 35 minutes.
 - 9) Servir sans glaçage.





Des livres pour tous les goûts et tous les budgets aux Éditions La Presse...



Un tour de France canadien
Fondation Macdonald Stewart
en collaboration avec la Société
historique du Lac Saint-Louis
Un guide pratique pour votre
prochain voyage en France.
360 pages



**Le guide de la côte Est des
États-Unis, du Maine à la Floride**
Michel-G. Tremblay
Tout sur les 17 États qui
bordent la Côte atlantique
des USA.
240 pages



Le guide des provinces de l'Atlantique
Michel-G. Tremblay
Le premier guide en fran-
çais sur les Maritimes. Tout
pour bien planifier vos va-
cances.
192 pages



**Ce que toute femme doit
savoir sur les hommes**
Joyce Brothers
Un livre pour les femmes...
que tout homme devrait lire.
272 pages



L'été du Grizzly
André Vacher
L'histoire vécue d'une se-
maine d'effroi dans la région
de Banff.
200 pages



**L'alimentation et votre
santé psychique**
Roger Foisy
L'influence des aliments et
des minéraux sur l'esprit et
la santé mentale.
160 pages



Histoires édifiantes
Madeleine Ferron
Neuf récits tout imprégnés
des particularismes, des
nuances et des sons qui té-
moignent de l'originalité de
la Beauce.
160 pages



**Le guide de l'Alberta et de
la Colombie-Britannique**
Pierre Bourgeois
Guide sur toutes les attractions
touristiques de ces deux provin-
ces canadiennes.
192 pages



**Mes plus beaux voyages
aux pays du bout du monde**
Monique Nuytemans
Récit vivant, plein de sensi-
bilité, sur un itinéraire que
peu de gens ont pu parcou-
rir dans leur vie.
256 pages, 158 photos,
couverture cartonnée.



**125 trucs pour maigrir et
rester mince**
Dr Jean-Marie Marineau
Une foule de solutions pour
atteindre un poids normal et
le maintenir.
160 pages



L'oiseau-chat
Hervé Fischer
L'autoportrait le plus exci-
tant et le plus révélateur que
les Québécois ont jamais
tracé d'eux-mêmes.
288 pages / 16,95 \$



L'enfrouapé
Yves Beauchemin
L'histoire d'un gars qui, de-
venu révolutionnaire malgré
lui, se venge de la société
en enlevant un député.
C'est la crise d'octobre...
260 pages



La cuisine facile
Poi Martin
Pour tous ceux et toutes
celles qui souhaitent s'éle-
ver dans l'art de la bonne
cuisine.
160 pages en couleurs,
couverture cartonnée



Les Plouffe
Roger Lemelin
Ce roman, qui a fait l'objet
d'une série télévisée et d'un
film grandiose, évoque chez
nous des résonances toutes
particulières.
295 pages

Offre spéciale aux abonnés de LA PRESSE — 20% de rabais

BON DE COMMANDE

Veillez me faire parvenir le(s) livre(s) indiqué(s)
par un crochet :

	Prix régulier	Prix abonnés de LA PRESSE
() Un tour de France canadien	9,95 \$	7,95 \$
() Le guide de la Côte Est des États-Unis	7,95 \$	6,35 \$
() Le guide des provinces de l'Atlantique	7,95 \$	6,35 \$
() Ce que toute femme doit savoir sur les hommes	17,95 \$	14,35 \$
() L'été du GRIZZLY	9,95 \$	7,95 \$
() L'alimentation et votre santé psychique	6,95 \$	5,55 \$
() Histoires édifiantes	9,95 \$	7,95 \$
() Le guide de l'Alberta et de la Colombie-Britannique	8,95 \$	7,15 \$
() Mes plus beaux voyages	29,95 \$	23,95 \$
() 125 trucs pour maigrir et rester mince	8,95 \$	7,15 \$
() L'oiseau-chat	16,95 \$	13,55 \$
() L'enfrouapé	9,95 \$	7,95 \$
() La cuisine facile	19,95 \$	15,95 \$
() Les Plouffe	9,95 \$	7,95 \$
() Le guide des Antilles	9,95 \$	7,95 \$
() La louve de Kaniapiskau	7,50 \$	6,00 \$

IMPORTANT : Joignez à cette commande un chèque ou man-
dat payable aux Éditions La Presse. Vous pouvez également
utiliser votre carte de crédit comme mode de paiement.

M/ Card ☐ no
VISA ☐
Numéro d'abonné de LA PRESSE

A retourner aux :

Éditions La Presse, Ltée
7, rue St-Jacques, Montréal, Québec
H2Y 1K9

NOM

ADRESSE

VILLE

PROVINCE

CODE POSTAL

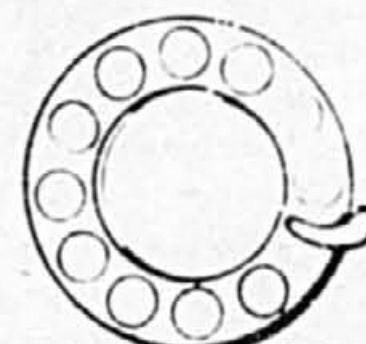
TÉL.

TOTAL
ci-joint (plus 1 \$ pour
frais de poste
et manutention)

COMMANDEZ PAR TÉLÉPHONE Service rapide et efficace 285-6984

Économisez temps et argent en
commandant vos livres des Éditions
La Presse par téléphone. Vous n'avez
qu'à composer le numéro 285-6984,
donner votre numéro de carte VISA
ou MASTERCARD et le tour est joué.
Ce service vous est offert du lundi au
vendredi de 9h à 16h.

Prière de noter que les échanges et
les remboursements ne sont pas
acceptés.



En vente également dans toutes les
librairies.



La louve de Kaniapiskau
André Vacher
Le second roman d'André
Vacher, consacré aux pre-
miers habitants du pays de
la baie James.
184 pages

AEC Membre de
l'Association
des éditeurs
canadiens